



BILANS DE L'ACTIVITE DE L'OCML VP

A LA BLANCHISSEURIE DE GRENELLE

(1980 – 1982)

La numérisation de ces documents (presque 40 pages) a été réalisée avec plusieurs objectifs

- C'est un des rares bilans d'activité assez fouillé qui nous reste de cette époque. Riche d'enseignement sur une multitude de questions qui nous préoccupent toujours : l'enquête, la ligne de masse, le rapport aux réformistes, la lutte contre l'économisme, la tactique des communistes, le lien réforme/révolution, l'élaboration théorique et la pratique, l'examen critique et autocritique de l'activité etc.
 - Ce sont des textes de bilan qui posent très concrètement, dans l'activité quotidienne, ce qu'était l'activité d'une cellule communiste. A nous de voir aujourd'hui ce qu'il faut en retenir ou pas.
 - C'est un bilan fondateur pour VP relativement au travail femmes. De manière contradictoire dans les deux bilans, se construit la position qui est celle de VP aujourd'hui, qui commencera à être théorisée au 6^{ème} congrès.
 - Il y a deux bilans, l'un de la cellule, l'autre du CD et il faut absolument lire les deux. Ils sont présentés comme contradictoires et on sent toujours à la lecture les tensions qui existent entre les deux structures. Avec le recul des ans, on pourrait imaginer un bilan unifié et apaisé qui ferait la part des choses entre les deux visions assez tranchées ici présentées. Il nous faut aujourd'hui rechercher dans chacun des textes ce qu'il est important de retenir.
- Tous les protagonistes ont aujourd'hui quitté VP (Cellule C et CD), et c'était il y a 35 ans. Il importe donc peu d'imaginer devoir « choisir un camp » aujourd'hui, cela n'a aucun intérêt.

Quelques clés pour comprendre le texte :

- La Cellule C est la cellule de la Blanchisserie de Grenelle. Elle était composée de deux camarades internes (So + Ma), d'une sympathisante interne, et d'une camarade externe par ailleurs rédactrice de la revue, Claude Figner (anciennement établie à Bosch).
- La Cellule F dont il est fait référence à plusieurs reprises intervenait autour d'un camarade embauché aux Fonderies Montupet, et qui avait été licencié de la boîte pour avoir soutenu une grève d'OS, licencié avec l'accord de la CGT. Il y a eu un bilan d'activité sur ce licenciement.
- La cellule Z était la première tentative de cellule de Zone, sur Gennevilliers.
- Les échéances électorales auxquelles il est fait référence à plusieurs reprises sont bien sûr la victoire de la gauche en 1981 avec l'élection de Mitterrand.
- Parmi les polémiques relevées, celles sur les « BR » est relative aux Brigades Rouge et à la violence révolutionnaire.

CELUI QU'ON ATTENDAIT PLUS : LE BILAN DE LA CELLULE C

(Novembre 1982)

INTRODUCTION

Les camarades sont en droit de se demander pourquoi la production du bilan de la cellule C a été aussi laborieuse. Les causes en sont multiples. Nous ne souhaitons pas les développer ici (pour en finir avec ce bilan, pour ne pas trop alourdir l'écrit). Mais il va de soi qu'elles font partie à part entière du bilan, et que nous sommes prêts et voulons en parler avec l'orga.

Nous comptons beaucoup sur les débats à partir de ce que nous vous livrons, conscients des imperfections de ce bilan et notamment de nos difficultés à rendre concret une réalité que les camarades n'ont pas vécue, alors que nous en sommes nous-mêmes imprégnés et que la tache de démêler le subjectif, l'objectif, le particulier, le général, les erreurs les progressions, ce qui intéresse l'ensemble et ce qui nous est propre, n'est pas simple. Mais chacun le sait. Allons-y. Voici le plan

1 - La boite C ; sa place dans le capitalisme et quelles en sont les conséquences.

- a) un secteur qui se situe dans la reproduction socialisée
- b) des formes d'exploitation très dures
- c) la domination patronale
- d) la composition sociale
- e) l'idéologie et le comportement des ouvriers
- f) les formes de domination du révisionnisme
- g) le secteur de la blanchisserie et la crise

2 - L'évolution de l'activité de la cellule C

- a) de l'implantation de So à la première rectification (nov. 80) : l'enquête à plat
- b) de la crise de So à la crise de Ma : « la théorie des obstacles » (exemple la campagne ATT)
- c) de l'intervention de la DR à la rentrée en bilan de la cellule : isolement politique, émergence d'un autre point de vue dirigeant pour une activité future (exemple : le mandat DP de So et l'enquête sur les équipes).

3 - Les points que nous souhaitons débattre.

- a) le capital est un rapport social
- b) ouvrière = ouvrier ?
- c) élaboration théorique, autonomie des cellules.

1. LA PLACE DE C DANS LE CAPITALISME ET QUELLES EN SONT LES CONSEQUENCES ?

Nous avons complètement négligé au départ de la cellule de nous interroger sur la spécificité de la blanchisserie en tant que secteur bien particulier du capitalisme. Plus exactement nous nous sommes posé une seule question : les ouvriers de C produisent-ils de la plus-value ? Cette question « angoissante » visait à préciser si oui ou non ils étaient des ouvriers. Cf notre plan d'implantation : « on ne travaille qu'en direction de la classe ouvrière ». Une fois résolue la question (oui, ils font partie de la classe ouvrière puisqu'une partie de leur travail consiste à laver des bleus d'usine - ouf - donc ils font faire des économies aux patrons des autres ouvriers, ils participent à l'entretien de l'outil de production tout comme un outilleur, donc ils concourent à l'extraction sociale de la plus-value) nous ne sommes plus revenus dessus. Les critères : ouvriers, ouvriers suffisamment « concentrés », plus de 500), boîte « combative » puisqu'il y avait eu au moins la grande grève de 79, tout cela suffisait. Aujourd'hui nous avons affiné notre analyse de ce secteur.

- a) Un secteur qui se situe dans la reproduction socialisée

primo de l'outil de travail (les bleus des usines)

secondo de la force de travail (linge des hôpitaux, de la restauration, etc.)

C'est donc un secteur dépendant des autres capitalistes qui vit « sur le dos » d'autres unités productives. Ces caractéristiques essentielles font que ce secteur ne peut être, sous le capitalisme, qu'à l'arrière-garde du développement des forces productives, ne peut en aucun cas avoir un rôle moteur. C'est important dans la mesure où ça détermine beaucoup de choses.

b) des formes d'exploitation très dures : salaires très faibles, semaine de travail à rallonge (jusqu'à 52 heures quand on travaillait au début), matériel vieux et défectueux, conditions d'insalubrité effarante (saleté, chaleur, odeurs, bruit), division extrême entretenue par l'énorme part du boni individuel dans le salaire. On peut dire que cette exploitation se rattache à l'exploitation type XIXème siècle : plus-value absolue (maximum de surtravail par l'allongement physique du temps de travail et la faiblesse des salaires, productivité « brute » et non pas fondée sur un capital constant perforant).

c) une domination patronale qui va avec cela : fascisante, paternaliste, une maîtrise musclée et aboyante, une infantilisation dans les rapports patrons/ouvriers, etc. Tout au moins jusqu'à la grande grève de 79. On y reviendra.

d) en conséquence, la « composition sociale » de la boîte est bien particulière. Du côté ouvrier : des hommes immigrés et des femmes immigrées et françaises sans aucune qualification -qui peut accepter de pareils salaires, de pareilles conditions de travail ?-, ceux qui sont prêts à accepter « n'importe quoi » parce qu'ils n'ont aucune autre perspective (qualification), aucune possibilité (temps et argent) pour chercher autre chose ; il y a un maximum de femmes « cas sociaux », célibataires avec un, deux, trois enfants...

Du côté « aristo », des hommes français ou de vieille émigration européenne : chauffeurs-livreurs, près de 200, séparés physiquement des autres, qui ont des tas d'avantages : salaires plus élevés, horaires élastiques, journée travaillée 4 heures en moyenne payée 8 h, nombreuses primes liant leurs intérêts à ceux de la boîte, travail plus gratifiant (sans contrôle de la maîtrise, contact avec la clientèle, déplacements, etc. plus l'entretien: une trentaine d'hommes français.

e) l'idéologie et le comportement des ouvriers s'expliquent. Nous avons relevé ces caractéristiques essentielles :

- ce qui est lié à la composition sociale :

- le poids des « problèmes sociaux » particulièrement écrasant tant pour les femmes (souvent seules) qui se sentent responsables et mobilisées par leurs obligations « hors usine » (enfants, école, santé, démarches administratives,...) que pour les immigrés qui ont à faire face au racisme, au logement, à la répression, qui sont en rapport aussi avec les problèmes de leur pays d'origine par l'intermédiaire de leur famille.

- le bas niveau « culturel », « politique », « syndical » qui va avec tout ça (les « » indiquant ici que c'est en rapport avec une certaine conception du politique, du culturel, normes du mouvement ouvrier masculin français), avec une différence, notée dès notre premier bilan : la politique, telle qu'on la conçoit alors, reste le domaine des hommes.

- ce qui se rajoute du fait de la spécificité de C :

- le fait que ce soit un secteur qui travaille pour les services (reproduction de la force de travail) est une base très forte pour l'intériorisation de la division sexuelle du travail les femmes de C passent leur vie à reproduire la force de travail, à l'usine ou à la maison où elles lavent, cousent, repassent...

- le fait que ce soit un secteur complètement dépendant des autres capitalistes est une base très forte pour l'intériorisation de la soi-disant communauté d'intérêts entre patron et ouvriers : dès qu'un peu de retard est pris, le client va voir ailleurs (c'est immédiat), il ne faut pas qu'on fasse grève sinon on fait perdre des commandes et ça va faire sauter notre emploi... Intériorisation aussi de la « faiblesse » des ouvriers ; quelle utilité sociale

(capitaliste) avons-nous ? Quel poids représentons-nous dans la grande machine productive capitaliste, quelle force pouvons-nous avoir en conséquence ?

Il est bien évident que tout ceci n'exclue pas la combativité, mais que ça situe sur quel terrain elle se développe. Evident aussi que tout cela est largement entretenu par les révisos de la boîte, car s'il y a un lien entre Ici place de la blanchisserie dans le capitalisme et les formes d'exploitation d'une part, la composition sociale d'un autre côté, l'idéologie « arriérée » d'un troisième côté, il y également un autre lien essentiel :

f) les formes de domination du réformisme y sont caractéristiques ; c'est un type de syndicat « à l'américaine » qui y fleurit. D'un côté collusion très forte, à la limite partage du travail entre direction et dirigeant du syndicat (dirigeant au singulier d'ailleurs) : sans l'appui du grand chef syndical, pas question de se faire embaucher (quand on est intérimaire ou sous contrat), pas question de monter dans la hiérarchie, d'obtenir un poste de chauffeur-livreur, pas question d'obtenir le moindre arrangement (déplacement-de poste, aménagement d'horaire, heures de formation, etc...). TOUT passe par l'intermédiaire du syndicat à tel point qu'on en arrive à des situations où des ouvriers qui s'estiment injustement satisfaits vont voir le chef du personnel pour qu'il serve d'arbitre et fasse pression ... sur le délégué syndical ! Par ailleurs la cogestion est complètement ouverte : c'est le syndicat qui trouve de nouveaux clients, qui propose des mesures pour améliorer la production, pour conquérir un marché, ... La convergence des intérêts entre la direction et la base sociale des révisos dans la boîte détermine la communauté de leurs idées et de leurs projets (accumulation intensive, politique sociale) et se matérialise par la montée des révisos dans la hiérarchie.

Cela s'accompagne de l'autre côté bien sûr d'une totale absence de démocratie même formelle avec les ouvriers : rapporte méprisants, terroristes, infantilisants. Idem à l'intérieur du syndicat : c'est le grand chef qui mène ses troupes à la baguette.

Comment s'explique alors la force des réformistes dans la boîte -et pas seulement la force imposée- la force réelle des liens contradictoires ouvriers/syndicat ? Par ce clientélisme justement. Non seulement pour régler les problèmes qui se règlent normalement avec la direction, mais aussi par la réponse que ces réformistes apportent aux préoccupations des ouvriers, des femmes essentiellement : aide du CE genre caisse d'assistance individuelle, aide pour le logement, aides administratives... Cela est entretenu également par le député PC du coin, un habitué de la cantine, et que travaille de concert avec le syndicat sur ce terrain. C'est pour ça que si en même temps le syndicat est très rejeté à cause de ses méthodes bureaucratiques particulièrement caricaturales, il a une place « indélogable » tant qu'on ne se situe pas, aussi en révolutionnaire sur le terrain où il a acquis une force, où il donne des réponses.

g) à tout cela s'ajoute la crise qui n'est pas sans conséquence sur l'avenir du secteur en général. Que se passe-t-il avec la crise ? Spontanément c'est sur ce genre de services que les capitalistes font des économies : réduction des faux frais d'entretien dans les usines, baisse des subventions budgétaires dans les hôpitaux, économies sur le linge aussi. Le secteur de la restauration-hôtellerie connaît lui aussi de notables difficultés (la baisse du niveau de vie atteint d'abord les consommations les plus compressibles dans les budgets familiaux), par ailleurs le papier tend à remplacer de plus en plus le linge (serviettes et nappes par exemple). La blanchisserie traverse donc actuellement une crise phénoménale à son, niveau : un nombre important d'unités se sont, ou sont en train de se casser la gueule. Et dans cette situation C'est en passe de monopoliser son secteur ; car elle a les reins plus solides : primo elle a investi ailleurs, secundo elle a su, à temps, prendre le tournant de l'investissement en capital constant pour rationaliser (c'est, ce qui se passe depuis la grève de 79 et avec la mise en place des équipes « à l'occasion » des 39 heures) Voilà pourquoi, malgré tout, C'est le « phare social » du secteur : ailleurs c'est encore bien pire et les révisos ne manquent de l'exploiter et ça passe relativement bien chez les ouvriers, conscients d'avoir obtenu déjà un maximum (salaires, conditions de travail, fin des méthodes, fascinantes de la direction et de la maîtrise) à l'occasion de la modernisation de l'appareil productif conjugué à l'essor de la cogestion direction- syndicat.

2. L'EVOLUTION DE L'ACTIVITE DE LA CELLULE C

Revenons rapidement aux premiers pas de la cellule. Dès juin 79 elle a comme tâche d'ouvrir une intervention dans une zone nouvelle, sans une enquête politique clairement définie. En fin de compte, l'intervention tourne autour d'une boîte "L", à l'époque, où un camarade est établi depuis 10 ans. Durant 9 mois, la cellule se préoccupe de l'unification avec ce camarade jusqu'à son départ pour désaccord politique. A cette époque trois stagiaires (qui ne sont pas passés par les structures de cercle) et la secrétaire de cellule, composent la cellule. Après le départ du camarade, C devient en Février 80, le centre d'activité de la cellule parce que So. y travaille.

Sans rentrer plus dans les détails, nous allons essayer de montrer comment nous avons appréhendé la réalité de C, comment nous nous y sommes confrontés, quelle a été notre activité dans l'orga, et à partir de là, quels problèmes politiques nous voudrions approfondir avec l'ensemble de l'orga. Pour cela, nous avons délimités 3 phases.

2a. De l'implantation de So à la première rectification (nov 80) : L'ENQUETE A PLAT

On peut caractériser cette période ainsi :

d'une part : une coupure dans l'activité entre des débats politiques généraux et une enquête sur C plus sociologique que politique, sans intervention de la cellule, sans direction de la cellule dans le travail sur la boîte (contacts, thèmes d'enquête à approfondir). Bref, une enquête à plat, dont la critique est un acquis de l'orga, après bien des expériences négatives (cf, bilan de F).

d'autre part : un certain filtre dans notre vision de la réalité. On ne détermine notre travail d'analyse et d'élaboration qu'à partir des points forts du programme réviso (Union du peuple de France, A0, salaire aux pièces) contre lesquels nous avons des idées, mais on ne saisit pas les éléments de la réalité qui nous questionnent sur les idées qu'on a.

Du constat (boîte femmes, immigrés), on en reste au constat, on ne considère pas comme tâche de la cellule d'en tirer les conséquences politiques pour notre activité. Cette période aboutit à la « crise de So » et à la première rectification:

- transformation de notre enquête à plat en enquête active,
- rectification partielle de nos objectifs d'intervention : on comprend mieux que la bourgeoisie est l'ennemi principal, et que dans le cours de la lutte contre elle, on rencontre les révisos, défendant des intérêts bourgeois dans la C0, Ce qui nous fait abandonner l'orientation de départ (laquelle nous faisait attaquer bille en tête les révisos), et nous diriger vers un travail de dénonciation des mesures bourgeois au sein de l'usine.

Au cours de ce travail devaient se démasquer les projets révisos, une fois acquise une assise de masse liée à notre volonté de briser l'emprise de la bourgeoisie. On renouait ainsi avec la ligne de masse. Mais on en retenait qu'une conception très très restrictive, source d'erreurs futures : la ligne de masse comme tactique de lutte contre les réformistes, pour se lier aux masses. Et non la ligne de masse comme également, élément de connaissance de la réalité sociale, d'élaboration et de direction politique.

Avec cette conception restrictive, on ne remettait pas en question la vision unilatérale qu'on avait des préoccupations des masses (ouvrier face à leur patron) et de leur rapport au réformisme (la chape de plomb sur la marmite qui bout). On continuait à partir de nos idées, et la lutte contre les révisos continuait à diriger notre activité.

Dès lors, faire surgir les ouvriers avancés des masses, consistait à attendre, tel le chasseur qui imite le cri présumé d'un oiseau pour faire sortir ses proies, que les ouvriers veuillent bien se lever contre les révises, dans la lutte économique, galvanisés par nos tracts.

2b) De la 1^{ère} rectification à la « crise de Ma ». LA THEORIE DES OBSTACLES

On démarre donc l'activité avec d'une part une double réduction de la réalité; la lutte contre la bourgeoisie devient la lutte contre le patron; la contradiction, classe bourgeoise / classe / classe ouvrière devient la contradiction patron/ouvrier, producteur de plus-value... D'autre part un flou

artistique quant aux cibles, aux objectifs de notre travail : « les ouvriers avancés n'existent pas, ils sont à faire surgir des masses ».

Oui ! mais il en existait déjà... Hélène, une camarade sympathisante du POI, s'intéressant à VP sur la base de la confiance qu'elle avait accordée aux militants qu'elle connaissait, s'était établie à C peu de temps après So, pour connaître l'orga plus concrètement

Nous avons sous-estimé l'ampleur des tâches vis à vis d'elle (et d'autres d'ailleurs). Ce n'était pas une directive du travail de la cellule. Et ce flou artistique nous a amené par la suite à être dominés par des considérations d'ordre tactique ; comment pousser les révisos dans leurs retranchements, sans les attaquer frontalement ? Quelle place prendre dans tel ou tel mouvement ? Quels détours sont nécessaires ? Quelle plate-forme unifiante ? ... Alors qu'on ne maîtrisait pas les objectifs politiques de notre intervention.

Cette non maîtrise des objectifs à atteindre, une analyse non matérialiste de la réalité et en particulier une sous-estimation des liens objectifs révisos/masses dans la lutte pour les réformes, nous en conduit peu ou prou à concevoir notre activité comme une lutte idées contre idées. Certes avec une tactique meilleure qu'à la phase précédente pour faire émerger les contradictions. Nous nous sommes laissés embarquer sur le terrain des révisos, terrain qu'ils connaissent bien et où ils sont les plus forts.

Dès lors, nous accumulions des difficultés dans notre travail politique sans savoir bien les distinguer, les nommer, les analyser pour ce qu'elles sont, et en tirer profit. Nous caractérisons celles-ci comme des OBSTACLES extérieurs à notre activité ou comme des problèmes de fonctionnement. Notre démarche était tout sauf matérialiste : au lieu de partir du particulier (l'usine C, telle qu'elle est) pour l'intégrer dans le général (la lutte révolutionnaire), on partait du général (nos idées sur les rapports de la CO à la bourgeoisie et au réformisme dans la lutte révolutionnaire) pour l'appliquer au particulier.

De là l'appréhension de la réalité à C comme une série d'obstacles (puisque cela ne correspondait pas à la vision « générale »). Nous comprenions qu'il fallait les prendre en compte, mais uniquement d'un point de vue tactique (pour ne pas se couper des masses) : ligne de masse... mais au rabais !

Cela ne nous a pas permis de transformer ces « obstacles » en problèmes politiques à résoudre pour nous forger un point de vue politique dirigeant notre activité.

Pour illustrer cette période, nous reprendrons à grands traits le bilan de la campagne ATT (1^{ère} formule)

- Notre 1^{ère} note synthétique d'enquête envoyée au CD pour lancer la campagne est encore empreinte de la conception politique dominante de la cell jusqu'à là : elle a le mérite d'être une analyse politique, mais elle est restrictive d'emblée : elle est principalement anti-révisos avant de mettre en évidence le projet de la bourgeoisie et les conséquences sur les ouvriers (elle insiste essentiellement sur la politique du syndicat et en quoi cela sert sa base sociale : les hors production que sont les chauffeurs livreurs).
Elle ne prend en compte que très peu d'éléments de la Réalité (en particulier la composition sociale des ouvriers : femmes, immigrés et la division du travail qui existe dans la boîte).
- Nos premiers tracts reproduisent cette vision restrictive. Voir « Le pont du 11/11 », «sous la fleur, les épines » et « Aménager sa prison ou se libérer ».
- La note du CD nous donnait matière à lever une difficulté essentielle de notre travail dans la cell : saisir à partir de la situation concrète dans laquelle nous étions (cette boîte particulière) les problèmes politiques que la cell devait approfondir (élaboration théorique) pour affiner l'enquête et traduire en propositions concrètes (prop.agit.action) le fruit d'un travail politique actif.
Cette note même succincte (cf bilan du 5^{ème} CC) donnait une orientation politique riche, juste, la méthode pour opérer.
- Nous avons bien fait le catalogue des problèmes que pouvait poser l'ATT sur la boîte en remplissant les chapitres proposés par le texte :
 - 35H (cf tract « Leurs bons vœux et les nôtres »),
 - Quel travail
 - ...le secteur particulier.
 - ...la contradiction entre le désir du travail bien fait et le salaire aux pièces

- Les problèmes sociaux réglés individuellement sous le capitalisme sont des problèmes à socialiser après la révolution : logement, travail domestique, immigration.

Mais au lieu de soulever, dans la cell, les problèmes politiques que ces différents sujets posaient et de déterminer nos besoins théoriques, nous les avons immédiatement réduits: à ce qui était notre ligne politique à l'époque : nous les avons subordonnés à notre tactique d'intervention sur la boite : élaborer une plate-forme syndicale, préparer les conditions de notre intervention dans le syndicat, sur le terrain des rapports O/P, conçus de façon restrictive, en recherchant à tout prix ce qui unissait le plus grand nombre d'emblée (ce qui filtrait d'avance nos possibilités d'intervenir sur des sujets apparemment sans rapport avec la lutte revendicative, immédiate. Par exemple :

Nous n'avons pas fait le lien entre le travail que nous avions fait sur l'article du n°31 « ouvrier-ouvrière, même patron, même combat ? » (1^{er} jalon d'une vision plus large de la femme ouvrière dans le rapport d'exploitation en analysant la place du travail domestique sous le capitalisme) et le travail qui s'imposait à nous dans le cadre de la note sur l'importance de la double journée des femmes dans leurs réactions à la boite.

Conséquence : nous n'avons pas pu rectifier sur le fond notre activité et cela s'est traduit par la non prise en charge par Ma et Hél de la propagande faite et du travail d'enquête. Ce blocage révélait une incompréhension du travail à faire sur cette boite. Les internes n'étaient pas aidées pour faire ce « tilt » avec la réalité, parce que notre propre vécu en dehors de l'usine était radicalement différent de celui des femmes de l'usine : pas d'enfants, pas la même domination dans le « privé ».

A cette époque on recense les obstacles :

- sous politisation, méchants révisos qui sèment la terreur, difficultés pour la lecture des tracts, rejet de la politique par les femmes
- mauvais fonctionnement de la cell problème de direction de la cell pendant la période d'accouchement et après accouchement d'une camarade.
- problème de direction de l'orga : avalanche de textes, problèmes de centralisme démocratique, rôle de la DR... Lutte de lignes après laquelle on court dans le canard (BR, violence, Guadeloupe).
- le reflux
- l'implantation est-elle bonne ? On a eu tendance à y répondre sans analyse, par intuition, par accumulation d'indices.

Seulement on tourne autour du problème sans arriver à le formuler. Ce que « ces obstacles » révèlent, c'est que notre ligne politique ne s'applique pas à la réalité de la boite. Mais nous n'arrivions pas à interroger notre ligne politique et nous avions tendance à justifier notre désarroi par des facteurs externes, qui ne conduisait qu'à modifier d'un point de vue tactique (des modifications d'ordre tactique, pour être plus claire). Et si nous effleurons le problème par l'étude de la conférence tactique, nous n'arrivons pas à voir que l'obstacle principal, c'est notre absence d'élaboration politique autonome qui permettrait de guider notre travail. Au contraire, nous subordonnons toutes nos forces à peaufiner notre tactique, à jouer à cache-cache avec les révisos (et au moins, si ça avait été drôle !)

Notre ligne politique révélait en fait de graves déviations économistes :

- subordination de notre activité indépendante à l'action, syndicale.
- vision étroite du rapport d'exploitation qui nous amène à nous situer exclusivement sur le terrain des révisos, en moins bradeur.

La cellule tourne à l'envers : l'intervention de la DR net à nu ce problème et nous permet d'entrevoir le moyen de nous retrouver sur nos pattes :

- quels problèmes politiques soulève la réalité de C : femmes, immigrées.
- qu'est-ce qui nous manque : élaboration, théorique, enquête active avec un point de vue dirigeant ?
- une cell qui avance est une cell qui est capable d'élaborer un point de vue dirigeant son activité, sinon, elle ne peut que tomber dans le spontanéisme le + grand.

C'est le débat de notre avancée sur les femmes...

2c) De l'intervention de la DR à l'entrée en bilan de la cellule

A cette étape nous avions pris conscience (enfin !) que la clef de notre avancée sur C résidait : - dans nos propres responsabilités d'élaboration et de maîtrise politique de notre intervention. - et que ça passait par une prise en compte de la réalité principale de la boîte : ouvrières (femmes)

La cellule s'est alors attaquée à la question en entamant un processus d'étude et de réflexion sur les femmes, tout à fait nécessaire, mais que nous avons mené de façon parallèle avec la poursuite de l'intervention sur la boîte (activité syndicale).

C'est pourquoi cette période se caractérise par une coupure entre l'activité syndicale (dominée par une conception étroite persistante jusqu'à la prise en otage de So, révélée par le mouvement des 10F - contre l'obligation de la cotisation au CE - cette activité syndicale restant l'activité directe dominante), et une élaboration théorique femmes, le début de la levée des filtres de l'enquête : on s'autorise à intervenir dans des débats dits de « bonnes femmes », à la collectivisation des problèmes dits privés, mais sans bien intégrer cette démarche comme devant être la base, dès alors, de l'élaboration et de la transformation de notre pratique (malgré nos insuffisances nous ne démarrions pas de 0).

Pour illustrer cela nous nous appuierons sur deux points :

- c1) le mandat DP de So et sa non maîtrise par la cellule
- c2) l'enquête sur les équipes comme émergence d'un travail de type nouveau.

c1) le mandat de So

La décision de faire prendre un mandat DP à So était une mesure prise à l'issue de la 1^{ère} rectification : pour rompre l'isolement objectif de So (place dans la production, dans l'atelier, les surveillances policières de la maîtrise); pour élargir l'enquête aux autres ateliers (les 2 camarades internes, ainsi que la camarade sympathisante) pour infirmer ou confirmer l'analyse que nous faisions des révisos (bloc homogène, marchant tous d'un même pas : à l'allure réviso).

De plus, la candidature d'un camarade combattif (Brazza) à ces élections fut décisive dans la prise de position finale de la cellule (ce pouvait être un moyen de rallier ce camarade à l'orga, le soutenant dans son expérience de la lutte organisée et de l'affrontement avec les révisos).

Nous savions à ce moment-là que le risque était grand pour So de se faire coincer dans l'équipe syndicale (surtout quand B. fut éliminé des listes au dernier moment) : cette prise de responsabilité n'était pas la continuité d'un travail de masse, elle se faisait sur les bases de la délégation de pouvoir à une camarade entretenant de bons rapports de camaraderie dans le travail ; elle n'était pas portée par des OA conscients des enjeux politiques à terme. Nous savions que la seule protection face à la direction, aux révisos, était le travail que nous pourrions faire parmi les masses, et en consolidant les liens que nous avions avec des ouvrière(s) combattifs. Nous pensions alors que c'était un peu un quitte ou double, que nous n'avions aucune garantie politique pour le futur, mais ça nous semblait être la solution la moins pire : celle qui pouvait débloquer l'impasse de notre activité.

Alors... comment comprendre que, conscients des limites du mandat de So : non seulement, nous n'avons pas su relativiser dans l'activité de la cellule, y mesurer notre investissement, mais encore, nous en avons fait l'unique base d'enquête et d'intervention de la cellule notre activité syndicale (via le mandat) dirigeant notre activité.

En fait, si nous y voyons les limites, nous n'en saisissions pas les limites politiques et les mesures à prendre en fonction de ça. Et si nous ne les saisissions pas, c'est bien parce que on n'était pas clair ni sur les objectifs politiques (quelle politique révolutionnaire sur la boîte), ni sur les cibles (avec qui, vers qui).

Comment comprendre cette situation paradoxalement où nous sommes arrivés ?

Une limite certaine du mandat DP... et une cellule dominée dans sa réflexion, par des considérations tactiques face à la répression des révisos (alors que l'espace politique était de plus en plus réduit), pour maintenir ce mandat coûte que coûte et non pas pour mesurer régulièrement l'opportunité ou non de le maintenir, compte tenu de nos objectifs. En pesant le pour (une relative base d'enquête plus large) et le

contre (le laminage de So à jouer au chat et à la souris), l'inexistence de vie syndicale, l'uniformité de l'équipe - au mieux avec des contradictions de droite, la non prise en charge des tâches vis à vis des OA).

Sous-estimation de notre cible : les OA, du début à la fin

Hélène : accepter sa démarche (voir la pratique de l'orga) nous semblait un détour nécessaire pour pouvoir la gagner à la prise en main de tâches (nécessitant un accord d'ensemble). Ce n'était pas faux. Mais nous n'avons pas mesuré les exigences de ce parcours. Le travail fait avec elle, revenait à la considérer comme militante de l'orga (enquêtes- tracts), et non pas comme une camarade à conquérir ; ce qui nécessitait que la cellule se consacre prioritairement à la faire avancer politiquement, et ne laisse pas So se débrouiller au petit bonheur la chance.

Hélène avait la même conception restrictive de la politique que la cellule sans avoir les moyens de collectiviser les contradictions que ça lui posait, de relativiser et de comprendre les difficultés, de trouver des compensations à la dureté de l'exploitation, à l'isolement politique et social. La ligne politique de la cellule l'a empêché de trouver une issue politique et l'a laissée se couper progressivement des masses et intérioriser les difficultés qui nous sont communes. Quand nous avons compris ça, c'était trop tard : le résultat obtenu (même si tout n'est pas de notre seule responsabilité), a été le départ de la camarade de la boite, une difficulté à maintenir des liens politiques avec elle puisque sans lieu d'intervention commune...

Brazza : camarade combatif, ayant certaines références politiques (originaire du Congo-Brazzaville, « pays socialiste »). C'était une cible qui ne mobilisait pas la cellule (So s'en chargeait seule)... Drôle de cible !!

Malgré tout, on en peut pas dire que la cellule n'y réfléchissait pas du tout ; mais nous ne maîtrisions pas à quelles conditions nous pouvions avancer, et en quoi le travail nécessaire à la conquête de ces camarades, devait guider notre activité, la conditionner.

A partir du moment où H quitte la boite, B est éliminé des listes syndicales (et en subit un choc qui l'éloigne de tout débat avec So), nous ne nous posons plus de questions quant aux cibles sur C. Nous continuons d'avoir une conception droitière de la ligne de masse, on se laissait peu à peu dominer par un mandat syndical vide de sens, on ne savait plus où on allait. Par exemple :

– Les mouvements spontanés opposant les ouvriers au patron, voire aux révisos, nous n'en capitalisions que le superficiel, sans nous poser à quels problèmes politiques à résoudre ils faisaient référence, ce que nous devions approfondir en cellule, ce que nous devions poser à l'ensemble de l'orga. Ces mouvements auxquels nous avons participé dans notre atelier et-ou du fait du mandat DP de So (lutte des jeunes presseuses pour obtenir la prime personnelle réservée aux anciennes / à travail, égal, salaire égal - la lutte unie des démêleurs et des presseuses sur le contrôle du travail donné aux uns et aux autres, sans en tenir responsables les ouvriers de l'une ou l'autre catégorie - la grève du contrôle sale et de la buanderie sur la revendication d'un même taux horaire pour tous etc.) ces mouvements, donc, posaient pour le moins la question de la division sociale du travail. Au mieux, nous le constatons. Mais nous n'en tirions pas les conséquences s'imposant sur notre travail d'élaboration politique sur ce point ; ce qui devait nous aider à avoir un point de vue dirigeait par rapport aux liens créés dans ces mouvements.

Nous saisissions ces mouvements non pas pour comprendre quel chemin il nous fallait parcourir pour « faire surgir les OA des masses », et secondairement mettre sur pied une plateforme syndicale à vocation d'unifier les masses, de les diriger, mais pour préciser notre plateforme syndicale un point c'est tout (et de ce fait une plateforme réductrice politiquement).

Avec qui diriger les masses, comment et vers quoi, toutes ces interrogations devenaient secondaires : on s'embourbait dans une pratique de délégation de pouvoir, avant-gardiste, que le bilan de F condamne à juste titre.

– Une sous-estimation du travail de Ma et de sa direction dans l'enquête et l'intervention : travail conçu uniquement comme un aiguillon du travail de So. Or, si bien entendu, ce type de boulot devait exister, en aucun cas il aurait dû être le seul. Bien sûr, nous ne pouvons pas tout faire, l'exploitation nous limite objectivement et subjectivement... mais le problème, c'est que nous ne nous étions même pas posés la question, preuve - pour le moins - que nous ne maîtrisions pas les limites du mandat DP.

- Un point de vue dirigeant économiste qui nous a amenés à subordonner la stratégie à la tactique.

Face au vide politique sur C, notre boulot indépendant a surtout visé à forcer les révisos à sortir de leur trou ; à les faire se situer politiquement. C'est d'ailleurs assez fabuleux de réaliser comment ils ont toujours réagi très violemment à une propagande externe qui ne faisait jamais référence à eux directement (sauf ballon d'essai pour l'élection de Mitterrand). Face aux révisos, nous atteignons notre but au moins jusqu'en juin, « aidés » par l'intervention de l'UL-CGT jouant le jeu de la clarification politique (notamment au moment de la campagne égalité des droits).

Mais, en fait, notre conception du travail indépendant d'une cellule nous la réduisons à l'apparence du travail indépendant, les tracts, et non pas dans la nature même de ce travail. (Elaboration théorique et politique d'un point de vue communiste).

En réalité, nous avons été conformes aux tendances réductrices qui traversaient l'orga :

- tendance à réduire le capitalisme aux rapports ouvriers/patrons vu dans un sens très restrictif (exploitation dans l'usine),
- tendance à ne voir du révisionnisme que son aspect « couvercle sur la marmite qui bout ».

D'où, nous n'avons su voir qu'à la surface des choses : ce qui opposait en apparence les ouvriers et les révisos... une mauvaise délégation de pouvoir et une mauvaise plateforme revendicative concernant ces rapports ouvriers/patrons. Et en avant pour une « bonne » délégation de pouvoir et une plate-forme plus radicale... Mais en profondeur, ce que nous avons compris trop tard, c'est que la spécificité du mouvement spontané à la boite, passe par la question « femmes » (qui relève bien du capitalisme mais dépasse les murs de l'usine) et que l'influence des révisos (qu'on n'arrivait pas à entamer) AUSSI (clientélisme sur les problèmes de « bonnes femme »).

Ce qui nous a amené à rester piégés sur le terrain des révisos (délégation de pouvoir et plate-forme meilleure qu'eux). C'est ce qui nous a aussi amené à ne pas découvrir l'ampleur de la question ouvrière : notre propre étroitesse politique qui ne nous laissait voir du capitalisme que ce qui se ramène à l'usine stricto sensu.

Conséquences :

- Isolement politique.
- Combat des chefs idées contre idées, en supporter, la sympathie des masses.
- Renforcement de la délégation de pouvoir.

c2). L'enquête sur les équipes, émergence d'un travail de type nouveau

Par contre, à la suite de bruits courant à C sur le fait que la direction allait mettre en place des équipes, Ma a pris en charge individuellement une enquête sur les réactions des ouvriers à cette hypothèse, et notamment en direction des ouvrières. Elle était dirigée par la volonté de réanalyser la réalité en fonction de ce qu'on avait compris des rapports contradictoires des femmes au travail salarié; et non pas de partir bille en tête contre les équipes parce que « les équipes, c'est une attaque contre la CO », un point c'est tout.

Mieux comprendre pour mieux transformer; c'était l'émergence spontanée de la nécessaire nouvelle orientation de notre activité, mais elle n'a pas été prise en charge par la cellule» A noter que cette enquête a donné ce qui est paru dans le journal du mois de mars.

3. LES POINTS QUE NOUS SOUHAITONS DEBATTRE

- A- Le capital est un rapport social
- B- Ouvrière = ouvrier ?
- C- Elaboration théorique, autonomie des cellules.

A) Le capital est un rapport social

Avant-propos :

Les camarades sont en droit de s'étonner : manifestement, le développement de la cellule privilégié le fait que C soit une boîte de femmes au détriment d'une autre réalité : C est une boîte d'immigrés. Cela tient à ce que : d'une part, il y a accumulation des deux réalités pour la plupart des ouvrières (femme et immigrée), et que l'aspect femme nous a paru plus déterminant (80% de femmes dans la production, contre 20% d'hommes). D'autre part : les liens politiques avec les immigrés hommes, bien qu'apparemment plus politisés, se sont avérés quasi impossibles pour les camarades internes femmes, elles aussi. En effet, les hommes immigrés ont un rapport à la boîte déterminée par leur situation de solitude, l'omniprésence ces femmes. La boîte est donc pour eux, bien sûr, le lieu où ils gagnent leur gagne-pain et celui de leur famille (au pays), mais aussi le lieu de leurs rapports quasi-uniques avec les femmes.

Ce qui entraîne chez aux une résistance énorme aux débats politiques, d'autant plus que pour la plupart ils leur est difficile d'accepter que les femmes interviennent sur un terrain qui est « le leur » : ou quand ils les acceptent, c'est pour mieux s'adapter aux exigences de camarades politisées, pour mieux draguer et arriver à leurs fins. D'où la défense, la réserve des camarades internes vis-à-vis d'eux (la cellule soutenant cette attitude).

Sans aucun doute c'est dommage, mais cela nous semble important de le signaler, comme des éléments à prendre en compte dans les futures implantations, pour permettre un travail efficace. Pas plus qu'ouvrier = ouvrière, militant = militante.

=====

Certes le concept « le capital est un rapport social » englobe une réalité plus vaste que la question des femmes (c'est l'ensemble de l'exploitation capitalistes). Il n'en reste pas moins que c'est à travers la réalité des femmes ouvrières de C que l'on a perçu l'importance d'approfondir ce qu'on entendait exactement par là. C'est donc de cette réalité (la place des femmes dans le rapport social) que nous partons pour aborder cette question : notre pratique de cellule ne nous a pas permis de dépasser ce cadre. Mais, malgré ces limites réelles, nous pensons pouvoir, à partir de notre expérience, participer un peu à la réflexion de l'ensemble de l'orga sur l'ampleur de ce que recouvre « le capital est un rapport social ».

A1) AU-DELA DES APPARENCES

Les ouvrier(e)s ont de leur réalité une perception spontanée où apparaît une contradiction entre le privé et le social.

Au niveau subjectif, le privé est l'espace de liberté que l'on arrache à son patron : être maître chez soi, avoir un relatif choix de décision face à l'organisation de son temps, pouvoir s'occuper de ses enfants, voir son conjoint... Alors que le social (l'usine), est vécu comme contraintes, obligations, l'espace de l'esclavage.

En fait, ces impressions ne correspondent pas à la réalité de l'exploitation capitaliste. Le privé n'est pas la liberté face au social l'esclavage : si le social est le lieu de la production, le privé lui, est le lieu de la reproduction de la force de travail et l'un comme l'autre sont sous l'emprise du Capital.

Tout ce que fait l'ouvrier(e) hors de l'usine ne lui permet que de retourner à l'usine lui ou- et ses enfants ou assumer son rôle domestique en ce qui concerne les femmes.

Pourquoi ? parce que plus encore qu'au 19^{ème} siècle, le capital s'est soumis l'ensemble de la société, contre les modes anciens de production.

En se développant le capitalisme a élargi la production, mais il pénètre de plus en plus dans la sphère de la reproduction. Autant la consommation de masse que bien des aspects de la reproduction de la force de travail de l'ouvrier(e), de la classe ouvrière en tant que classe, sont contrôlés par le capitalisme : santé, sport, culture etc.

Sans entrer dans les détails de ce phénomène, nous pouvons au minimum noter comment cela se manifeste et en quoi ça nous interpelle dans nos conceptions politiques. A partir de ce que nous avons

constaté dans l'usine, les préoccupations des femmes dans leur famille, nous avons essayé de comprendre quel rôle jouait la famille sous le capitalisme et comment ce qui en apparence « échappe » au contrôle de la bourgeoisie, remplit en fin de compte des fonctions qui servent le capitalisme. Nous ne prendrons qu'un exemple, celui que nous avons commencé à aborder en cellule.

A2) L'APPARENCE DU PRIVE : LA FAMILLE, SA FONCTION, SON ROLE

La famille fonctionne comme entité (famille restreinte, nucléaire) au service de la reproduction du système capitaliste lui-même (même si comme tout phénomène il est éminemment contradictoire). Notons en passant que la famille ouvrière n'échappe pas à ce rôle.

La famille nucléaire répond à une double fonction sous le capitalisme (en tant qu'unité de base de la société) : une fonction économique et une autre idéologique et politique.

- un rôle économique, tout d'abord. Prenons l'exemple du travail domestique. La famille est un lieu à partir duquel s'effectue la reproduction de la force de travail de l'ouvrier, « marchandise » indispensable à entretenir et reproduire pour qu'existe le profit. Cette marchandise force de travail est reproduite et entretenue grâce à un travail nécessaire, mais improductif (du point de vue de la valeur d'échange capitaliste) puisque ne produisant que des valeurs d'usage (transformation des marchandises, touche finale qui permet la consommation de ces biens) : c'est le travail domestique.

Ce travail domestique incombe en grande partie aux femmes de la CO et dans une petite partie (souvent la partie la plus noble : bricolage, entretien de la voiture) aux hommes. La rémunération de ce travail se fait par l'intermédiaire du salaire du mari (qui comprend, puisqu'il est payé sur la base de ce qui lui est nécessaire pour reproduire sa force de travail, l'entretien de sa femme) et par l'intermédiaire du salaire indirect versé par l'état (salaire unique et allocations). Quand la femme travaille à l'extérieur, l'apport de son salaire sert à payer, en gros, ce que le fait de travailler entraîne pour la famille de frais supplémentaires (garde des enfants...). La situation de femme salariée modifie quelque peu les tâches et quelquefois leur répartition au sein du couple, mais ne remet pas en cause fondamentalement sous le capitalisme, la charge de la fonction domestique, qui incombe toujours à la femme sous la forme de la double journée de travail.

Ce travail domestique a évolué au fur et à mesure du développement du capitalisme. En développant la production de masse, il a développé la consommation de masse, en particulier l'achat par les familles ouvrières d'ustensiles capables de « rentabiliser » les fonctions domestiques. Est-ce que cela a entraîné une réelle réduction en temps de travail fourni par la femme ? Non, Cela a modifié la nature des opérations de transformations faites (de plus en plus de tâches répétitives, de touches finales), mais certaines sont irréductibles en temps (le soin accordé aux enfants par exemple). D'autre part l'allongement du temps de transport, la nécessité de recourir aux gros centres commerciaux, revient à conserver en gros le même temps consacré par les femmes à leurs tâches domestiques.

Le travail accompli chez soi n'étant pas reconnu comme un travail (imaginez 2 minutes de rémunérer une femme dans le travail domestique qu'elle accomplit sur la base d'une servante professionnelle), la femme accomplit au service de l'homme et de ses enfants des tâches qu'il couteraient au capitalisme de rémunérer. Il en coûterait une partie de la plus-value extorquée. En ce sens-là, la famille ouvrière, comme unité économique de base, est bien utile au maintien du profit capitaliste.

Dénoncer l'esclavage domestique des femmes, au sein de la famille, est bien une tâche révolutionnaire que nous ne devons pas oublier à notre programme, même si nous nous heurtons à l'indifférence, voire à l'hostilité des ouvriers eux-mêmes : parce qu'ils en bénéficient immédiatement, parce que ça correspond à une réponse spontanée dans la concurrence que se livrent les prolétaires (hommes et femmes) sur le marché de la force de travail.

Et la dactylo allait oublier un paragraphe avant d'attaquer l'autre aspect des choses, mais ne vous impatientez pas, le voilà.

C'est aussi au sein de la famille que se produisent physiquement les enfants de la CO. La famille et en particulier la mère, prend en charge leur fabrication et leur élevage (en particulier dans la petite enfance), et même si des relais sociaux existent, c'est bien la famille qui en est le garant.

- un rôle politique et idéologique : celui de reproduire les rapports sociaux issus des rapports de production capitalistes.

« *Nous avons donc dans la famille conjugale, l'image réduite des mêmes antagonismes et contradictions dans lesquels se meut la société divisée en classes depuis le début de la civilisation sans pouvoir ni les résoudre, ni les surmonter* » Engels - L'origine de l'état et de la famille.

Au sein de la famille, par exemple, la division sexuelle du travail reproduit les valeurs bourgeoises dominantes : le travail manuel, méprisé est représenté par le travail domestique et la valorisation de l'argent est représenté par le travail du père à l'extérieur.

Il en est de même du « service sexuel » que la femme doit accomplir auprès de son mari. Il en est de même de bien des fonctions familiales qui sont codifiées dans le droit concernant la famille, par exemple la responsabilité juridique des parents vis-à-vis de leurs enfants jusqu'à leur majorité.

Sans développer plus loin, nous pouvons donc voir que là où l'ouvrier croit être maître chez lui, il ne fait que reproduire la société telle qu'elle est. En ce sens la famille nucléaire et y compris la famille ouvrière est un puissant agent du pouvoir capitaliste au même titre que l'école, l'église...

Nous n'avons pas étudié dans le détail les sphères « socialisées » de la reproduction de la force de travail, prise en charge par l'état (école, PMI, hôpitaux...) ou celles qui socialisées pour les familles sont privées pour le capitalisme (grandes surfaces, cantines, médecine privée...). C'est un travail de titan que l'ensemble de l'orga doit se partager petit à petit.

Mais nous constatons seulement que plus un seul aspect de cette sphère n'échappe au capitalisme. Cela se traduit dans les discussions que nous avons eues au quotidien avec nos copines d'atelier : de l'école à la santé, de la PMI au logement, des transports aux tarifs comparés des grandes surfaces...

Nous avions matière à approfondir notre connaissance de l'impérialisme contemporain, à élargir notre horizon de préoccupations politiques et à enrichir notre programme. Nous n'avons fait qu'entrevoir cette aventure et tenter au moins d'en saisir quelques enjeux. Mais commençons par notre autocritique.

A3) AUTOCRITIQUE

- Nous avons opéré la même séparation que les révisos entre, d'un côté la lutte à l'usine réduite à la lutte O/P, et de l'autre ce qui se passait en dehors de l'usine. Ce qui nous a amené à négliger les interactions entre le « social » et le « privé » et de fait à nous situer dans la boîte sur le même terrain que les révisos en plus radical.
- Nous ne nous donnions pas les moyens d'une lutte profonde contre le réformisme, lequel a lui, une réponse à toutes les questions.
- Nous excluions les femmes de la politique.
- Notre travail a suscité la nécessité d'une orga de masse plus radicale que la CGT (tendance anarcho-syndicaliste) plus que la nécessité d'une orga politique (qui s'attaque au pouvoir capitaliste dans son ensemble).
- Nous avons favorisé de fait la logique révisionniste.

Revenons un peu plus précisément sur l'analyse qu'on peut faire des réponses que donnent les révisos aux problèmes hors usine des ouvrier(e)s. De manière générale et par rapport à C.

Pour ce qui est d'une analyse approfondie de la politique réviso à ce propos, on est plutôt légers puisque c'est bien une critique que nous nous faisons, celle de ne pas avoir pris en charge cette analyse.

Cependant après coup, si nous pouvons nous exprimer ainsi, nous avons quand même quelques pistes de réflexion que nous livrons à l'orga dans la perspective qu'elle s'y attelle dans son ensemble. Bon...

Leurs réponses nous semblent aller dans le sens du renforcement du bon fonctionnement de la démocratie bourgeoise :

- Développement de l'appareil d'état
 - plus de flics pour la sécurité
 - plus de travailleurs sociaux pour les cas sociaux
 - plus de personnel médical pour les malades

- Renforcement de l'électoralisme
 - faire appel au député, au maire (bons gestionnaires) pour obtenir un logement, du fric et donc « bien voter ». Ce qui a pour enjeu de consolider leur place dans l'appareil d'état (dans les municipalités, les régions). C'est la ligne qu'ils mettent en œuvre, semble-t-il, dans les orgas de masse qu'ils dirigent.

Conséquences politiques pour la CO :

- consolidation de la division sociale du travail : aux ouvriers la production de plus en plus parcellisée, aux spécialistes de tout poil la prise en charge de la spécialisation.
- accentuation de la répression et du contrôle de la Bourgeoisie.
- individualisation des problèmes dits privés.
- perpétuation de la délégation de pouvoir.

Là encore une analyse plus précise s'avère nécessaire, et au risque de radoter, ne pas la prendre en compte, pour nous révolutionnaires, revient à favoriser la logique des réformistes.

Et dans l'usine C ? C'est le CE qui remplit ces tâches, et ça frise la caricature. Il organise un vaste assistanat social, le clientélisme par le biais des secours individualisés et, avec beaucoup de paternalisme a recours aux divers organismes sociaux et-ou municipaux contrôlés par le PC, comme il se doit !

A4) CONTRE CETTE LOGIQUE, LES EMBRYONS D'UNE AUTRE CONCEPTION

Deux exemples :

- La « dépression » de Laurette, ouvrière de l'atelier.

L craque, pour plusieurs raisons : les cadences dingues, les problèmes de fric, ceux avec son mari et ses enfants. Des raisons qui tiennent à l'exploitation à l'usine et à son oppression hors de l'usine. Par rapport à sa dépression deux solutions s'offrent à elle : soit faire appel aux différents spécialistes (assistante sociale de la boîte et de la municipalité, CE pour secours, médecins etc.) et se retrouver seule, contrainte à s'arrêter. Soit faire appel à la solidarité des ouvrières de l'atelier.

So, en tant que déléguée et soutenue par les ouvrières, a imposé au syndicat, à la maîtrise, la prise en compte de cette réalité, sans prendre en charge seule, la résolution de ce problème.

– Un réseau de visites, d'appels téléphoniques réguliers, s'organise pour que L ne soit pas isolée pendant son arrêt.

– Une réflexion collective dans l'atelier est menée sur les causes de sa dépression, sur le fait qu'elles ne sont pas particulières à elle, mais qu'elles concernent toutes les ouvrières; ce qui a amené les ouvrières à envisager une action collective, même si elle n'a pas été portée à son terme. Cette réflexion a eu pour conséquences de ressouder l'unité des ouvrières dans la lutte contre les conditions de travail, de favoriser la collectivisation des problèmes du privé, de développer la conscience de l'impasse des solutions individuelles et qu'une prise en charge collective s'impose.

- Le mouvement des 10F... contre l'assistanat.

Le mouvement contre l'obligation de la cotisation ouvrière pour le CE a pour le moins révélé une chose : c'est le refus, des ouvrières de deux ateliers, de la charité organisée par le CE, de la soumission qu'elle entraînait vis-à-vis des bureaucrates et de la direction, et la nécessité d'une action collective face aux humiliations organisées : prise en charge par les ouvrières d'une pétition, unité face à la répression des révisos et à leurs menaces, leurs dénonciations).

A l'assistanat social, les ouvrières ont opposé :

- La solidarité collective indépendante de la direction et des bureaucrates
- la nécessité d'un contrôle par les masses des mandatés.

Ces deux exemples nous montrent qu'il y matière, dans ce qui se passe à l'usine, à élargir notre activité : une activité qui tienne compte de l'entièreté des rapports sociaux, de production et de reproduction.

Celle-ci comprend :

- faire apparaître les besoins des ouvriers et des ouvrières, et en quoi ils sont soumis au capital dans et hors usine.

- donner un contenu à la nécessité de la lutte pour l'unité au sein de la CO, contre les projets d'individualisation du capital, en montrant en quoi il n'y a pas de solution individuelle durable sous le capitalisme.
- donner les moyens d'avoir l'envie d'une orga politique et d'y prendre leur part; en renforçant la compréhension du fonctionnement de la société toute entière au-delà des apparences (coupe privé/social), en posant dès aujourd'hui l'objectif de diriger la-transformation de la société (poser le problème du pouvoir).

On sensibilisera alors les OA à l'ampleur des tâches d'¹élaboration du programme pour la révolution, à leur incontournable prise en main par une orga politique, on sera plus à même de leur faire comprendre le rôle qu'ils doivent y jouer, de les faire devenir acteurs du changement de société.

B) OUVRIERS = OUVRIERES ?

Avant-propos. Dans ce bilan nous avons choisi de ne pas exposer ce qui a fait l'objet de contributions de la cellule dans l'organisation en particulier les articles du n°46, l'interview et « Femmes, du patriarcat à la révolution ». Nous invitons les camarades à reprendre les articles comme éléments à verser au débat. Notons simplement que l'enquête sur les équipes nous a servi à mettre en lumière un aspect de la réalité que nous ne savions pas voir (l'influence de la place des femmes dans la famille sur leur vie à l'usine) au détriment d'autres aspects de la réalité qui rentrent aussi dans le processus de prise de conscience des femmes de notre usine. Mais ce parti pris, certes unilatéral, nous a sans doute servi à faire resurgir une réalité trop souvent oubliée dans notre cellule et dans l'organisation.

Les difficultés rencontrées au cours de notre travail à C, nous ont amené à plusieurs reprises à nous interroger sur le bien-fondé du choix de cette usine dans l'implantation. D'où notre réflexion sur le secteur (Ch 1 du bilan). Mais nous avons conscience que cela ne va pas assez loin pour que l'organisation avance dans un choix plus maîtrisé des secteurs d'intervention pour les femmes.

Jusqu'à présent (à notre connaissance) l'analyse de l'emploi féminin n'existe pas et n'entre pas comme critère de choix d'implantation. Outre les moyens dont dispose l'orga, cela nous semble correspondre à une ligne politique dominante qui peut se résumer ainsi, ouvrier = ouvrière = producteur de plus-value. Tout au plus, les femmes ont quelques problèmes spécifiques sur le terrain de la lutte démocratique (avortement par exemple). Nous avons mis plusieurs mois à nous rendre compte que cette conception (la nôtre dans la cellule) n'était pas « opérante » du point de vue de la transformation de la réalité.

Dans notre expérience, dans des débats fragmentaires au sein de l'organisation (2^{ème} stage DDP et les articles s'y référant dans le canard n°31), nous avons découvert autre chose. Nous allons essayer de collectiviser cette avancée en précisant :

- d'une part :
 - . B1. ce que recouvre la double réalité vécue par les femmes ouvrières.
 - . B2. les enjeux de cette prise de conscience.
- d'autre part :
 - . B3. ce qui nous semble être la situation des femmes dans l'organisation.
 - et enfin :
 - . B4. ce que nous proposons pour avancer.

B1) LA DOUBLE REALITE QUE NOUS NE SAVIONS PAS VOIR

Elles sont exploitées à l'usine.

Elles le sont au sein de la famille. Cette situation est vécue comme un problème privé puisque privatisé idéologiquement et en partie matériellement sous le capitalisme (cf Ch3 du bilan : le travail domestique).

Cette double réalité coexiste quotidiennement et en permanence dans la vie des femmes et ce n'est pas sans conséquences (négatives et positives).

Ce qui va suivre pêche encore par son unilatéralité. Tant du point de vue des femmes ouvrières, que des ouvriers. Les femmes abordent leur situation de manière différente selon qu'elles sont jeunes ou vieilles, selon qu'elles ont des enfants ou pas, selon qu'elles sont mères célibataires ou mariées, selon qu'elles sont originaire de pays où domine un système féodal ou non... Les hommes affrontent aussi des situations différentes selon qu'ils sont OS ou OP, selon qu'ils sont français ou immigrés, mariés ou seul... Mais c'est un choix de montrer une tendance vis-à-vis de laquelle il y a besoin de se déterminer. Et c'est aussi le fruit de nos propres limites dans la collectivisation de nos acquis, de nos acquis eux-mêmes.

Ceci dit, voyons un peu en quoi la situation des femmes ouvrières est particulière.

- Les ouvrières travaillent dans des secteurs particuliers.

Quand les ouvrières sont dirigées vers le textile, l'habillement, l'alimentation, l'électronique, les services, les ouvriers le sont vers la métallurgie, la chimie.

- Elles occupent des postes de travail particuliers.

Quand les femmes se retrouvent massivement sur des postes requérant des qualités dites féminines (agilité manuelle, précision, résistance nerveuse aux travaux répétitifs, soumission à la maîtrise, à des gestes étriqués dans l'espace), les hommes occupent des postes faisant appel à la force, à l'esprit d'initiative ou à une qualification acquise par le biais des institutions scolaires et professionnelles.

Elles ont plus de « chances » (mêmes qualifiées) de travailler à la chaîne. Les ouvrières forment le camp des OS (comme les immigrés).

- Les ouvrières ont des salaires particuliers

. Ils sont conçus comme salaires d'appoint.

. Ils dépendent plus souvent du rythme de travail.

. Quand les femmes ont comme bagage pour défendre leur force de travail une série de qualité « naturelles », comme nous venons de le dire, elles sont tout aussi « naturellement » sous-payées puisque (comme chaque camarade a pu s'en rendre compte à travers son travail syndical) ce ne sont pas des qualités rentrant dans les critères des grilles de qualification : elles ont à leur charge d'être acquises à travers l'éducation et la fonction domestique, et de ne pas faire l'objet de stage FPA, couronné par un CAP... Néanmoins, elles sont des plus utiles pour le capitalisme.

- Les ouvrières ont une formation, une promotion, une qualification particulières

. Quand on est ouvrière, on recule devant les « possibilités » de formation car on intérieurise notre incapacité à la reconnaissance sociale à travers le travail salarié. Incapacité objective : on a beau être qualifiée on est amenée à faire du boulot déqualifié ou n'ayant pas de rapport avec notre qualification (CAP couture... Travail dans l'électronique). On pense à la prochaine maternité qui interrompra ce processus.

Incapacité subjective : on banalise nos capacités, on banalise notre qualification, et là c'est le résultat et de la place dévalorisée qu'elles occupent dans les rapports sociaux capitalistes et de l'éducation les « aidant » à intégrer leur statut comme inhérent à leur nature humaine féminine.

. Quand un ouvrier devient chef (bien sûr, là n'est pas un objectif), c'est grâce à l'ancienneté ou-ét à ses capacités professionnelles et-ou idéologiques. Quand une femme le devient c'est qu'elle s'est prostituée (vrai ou faux selon les cas, en tous les cas le doute est toujours exprimé...).

. De fait, les catégories non qualifiées se féminisent de plus en plus, les catégories qualifiées se virilisent de plus en plus : certes pour assurer une surexploitation d'une partie de la classe ouvrière, mais aussi pour faire respecter une hiérarchie « naturelle » entre les hommes et les femmes de la classe ouvrière»

- Les ouvrières ont un droit au travail bien particulier

. Quand on est femme, on forme la masse des chômeurs et on se sort de cette situation beaucoup plus difficilement (quelle que soit la qualification).

. Quand on est femme on a aussi à s'affronter à l'hostilité de la famille pour la (re)prise du travail ; le partage des tâches, la disponibilité différente aux enfants sont alors des questions posées.

. Quand on est femme, on intérieurise le caractère secondaire de notre travail salarié par rapport à notre rôle domestique. Qui s'arrête quand un enfant est malade ? ...

- Les ouvrières vivent leur lieu de travail en fonction de la place qu'elles occupent dans la reproduction

. Elles vivent différemment et le travail salarié et le temps « libre », on l'a bien vu notamment à travers la campagne ATT.

Même si la plupart ressentent le temps consacré chez elle comme leur appartenant, leur domaine, il n'y a pas de rupture qualitative entre l'une et l'autre des journées de travail :

- rendement, tâches répétitives et décervelantes se succèdent à l'usine, à la maison
- elles n'ont pas de lieu, ni de temps pour se laisser vivre
- elles n'ont jamais le contrôle de leur temps, il est toujours déterminé par les autres (à l'usine par la maîtrise, à la maison par le mari et les enfants)
- le travail en équipes n'a pas les mêmes effets pour les femmes et pour les hommes (pour les femmes = assumer au mieux leur deuxième journée de travail !)

. Quand on est femme, le lieu de l'usine, c'est l'occasion de collectiviser les problèmes dit privés, même si ce qui est exprimé est largement dominée par l'idéologie bourgeoise et patriarcale (là encore la conscience n'est pas spontanée) : on parle de la maternité, de la contraception, de la sexualité, du rapport avec le compagnon, du sexism, du travail domestique (« mon » ménage- qu'est-ce que je vais leur faire à manger ce soir). On parle santé (surtout celle du mari et des enfants). On parle délinquance dans les cités, avenir des gosses. On parle consommation, budget, logement...

. Quand on est femme, on ne se repose sur personne (tâches matérielles et surtout responsabilité vis à vis des enfants) contrairement aux hommes qui ont besoin du travail qu'elles effectuent pour reconstituer leur propre force de travail.

- Les femmes ont un rapport particulier à la lutte.

. Quand les femmes militent, cela veut dire, obligatoirement, moins de temps à accorder aux tâches domestiques et aux enfants : l'image du militant professionnel, sur la brèche 24h sur 24, est une référence inacceptable pour elles-mêmes de ce fait là (pour le moins). Quand les femmes entrent dans la lutte, elles savent que ça veut dire que les difficultés de la vie quotidienne seront mille fois plus importantes pour elles (ce n'est pas qu'une question de perte de salaire, en cas de grève) : c'est sur tous les fronts à la fois qu'elles doivent se battre (à l'usine, à la maison).

. Quand on est femme, vivant plus ou moins consciemment l'interpénétration du social et du privé, on a alors une force particulière : celle de pouvoir prendre en compte cette double réalité dans le déroulement des luttes, celle de combattre l'image du militant héroïque, avant-gardiste en dehors de toutes contingences en dehors de la boîte.

. Que ce soit en période de luttes ou de reflux, ne pas prendre en compte ces deux statuts de la femme (ne les voir que comme productrices à l'usine) est un point de vue faussement égalitaire : cela revient à laisser les femmes se débattre individuellement dans des contradictions pourtant liées aux rapports sociaux capitalistes.

Voilà quelques pistes pour nous permettre de comprendre que :

- même à l'intérieur du travail à l'usine on ne peut pas dire ouvrier = ouvrière. La différence entre hommes et femmes ne se fait pas uniquement sur la manière dont ils occupent leur temps à l'extérieur de la boîte.
- La manière dont la bourgeoisie a fait appel à la main-d'œuvre féminine, comment et où elle l'utilise, comment elle l'exploite (salaire inégal, promotion etc.) montre qu'ouvrier n'est pas égal à ouvrière.
- La division sexuelle du travail est une dimension intégrée dans le mode de production capitaliste, elle ne lui est pas extérieure, même si elle existait antérieurement.

Il nous faut aussi comprendre sur quois s'appuie le capitalisme pour opérer cette différenciation à l'intérieur de la classe ouvrière.

- Pas seulement sur des préjugés, vestiges d'une organisation sociale et d'un mode de pensée rétrograde, antérieur au capitalisme.
- Mais aussi sur une organisation sociale qu'elle a maintenue (la famille patriarcale) et qu'elle a modelé (la famille nucléaire : père - mère - enfants).
- Sur la place qu'occupent les femmes dans cette organisation sociale (reproduction de la force de travail).

La famille, le travail domestique ne sont pas des survivances archaïques mais une base objective servant à la mise au travail différenciée des hommes et des femmes (dans l'histoire, dans le temps...). La division sexuelle du travail, partie intégrante du mode de production capitaliste est indispensable à sa survie.

En conséquence :

Les ouvrières ont des intérêts objectifs immédiats différents et parfois contradictoires avec les ouvriers.

Essayons de comprendre cette réalité dans sa complexité :

- intérêts du capitalisme à perpétrer cette division sexuelle du travail pour une plus grande soumission de l'ensemble de la classe ouvrière, et nous trouverons la base d'unité des hommes et des femmes de la classe ouvrière.
- intérêts de l'homme à maintenir cette division, ceux de la femme à s'en libérer et nous trouverons les moyens d'œuvrer à une unité réelle, qui ne nie pas un élément de la contradiction.

Essayer de le faire ne peut que nous faire avancer sur nos tâches à l'égard des femmes mais aussi des hommes de la classe ouvrière.

B2) OUVRIER N'EST PAS EGAL A OUVRIERE QUI N'EST PAS EGAL A PRODUCTEUR DE VALEUR D'ECHANGE

C'est, une idée qui participe à la lutte de l'organisation contre des conceptions économistes, révisionnistes.

Supposons que ce qui précède (« o-r » différent de « o-re ») devienne un-acquis de l'organisation... A partir de là, l'organisation pourrait se dire : d'accord, on va essayer de s'y référer dans notre travail politique. Mais, somme toute, vu ce qu'est l'organisation aujourd'hui, vu les conséquences négatives de la division sexuelle du travail sur les femmes (leur apparente arriération politique), cette question est de ce fait une question secondaire que nous aborderons dans des temps meilleurs. En conclusion, l'avant-garde ne peut pas se construire avec les femmes, « la moitié du ciel ». Là est bien la question. Pour nous, l'éventualité d'une telle position est une erreur politique; une telle position nous semblerait bien en deçà des interrogations actuelles et des acquis de l'orga.

Rappelons-nous certains acquis de l'organisation :

- Les OA ne sont pas à cataloguer en fonctions de principes établis hors de tout contexte social.
- Ils doivent l'être en fonction de la réalité que leur impose le capitalisme.
- Notre capacité à se saisir et à agir avec-sur cette réalité, fera de nous une avant-garde qui ne s'autoproclamera pas.

Ces acquis doivent aussi nous aider à réfléchir sur « l'arriération politique des femmes ». Et si on poussait le raisonnement (les femmes ne peuvent faire partie des OA que l'on cherche à gagner, vu les difficultés objectives de leur vie, et donc leur arriération politique), il faut cesser dès à présent tout travail politique en direction des immigrés, des OS... Et nous aurons une belle organisation formée d'hommes-français-ouvriers professionnel-mariés et de femmes-seule-sans enfant. Ou à moins qu'on n'y retrouve que des intellectuels. En tous les cas, on en arrive à envisager une organisation ayant l'ambition de diriger la transformation de la vie, formée par une élite héroïque, en dehors de la vie réelle, en dehors des contradictions imposées par le capitalisme...

Croire transformer la société en dehors de ceux et celles qui y ont profondément intérêt est un pari que nous ne pouvons pas tenir : il nous condamne, pour le moins, à la stérilité politique.

En ce qui concerne plus particulièrement les femmes, il est nécessaire de prendre toute la mesure de l'image maoïste « les femmes sont la moitié du ciel ». De prendre toute la mesure de cette expression. Tant au niveau quantitatif (la moitié des hommes sont ...des femmes), qu'au niveau qualitatif (intégration des femmes dans le marché du travail - rôle dans la reproduction de la force de travail).

Prétendre préparer et faire la révolution avec les femmes et aussi pour la libération des femmes exige de nous que nous prenions en compte leur réalité, leurs propres exigences. Nous ne pouvons envisager les intégrer dans un processus, une politique qui ne tient pas compte de la division sexuelle du travail. Nous ne le pouvons pas, même sur la base du volontarisme !

- comme nous ne pouvions espérer à F faire participer les OA de la mécanique à la grève de juillet, sans qu'ils comprennent où étaient leurs propres intérêts dans la participation au mouvement.

- comme nous ne pouvions pas espérer le soutien profond de la classe ouvrière en France aux ouvriers polonais, si nous ne montrions pas en quoi la classe ouvrière polonaise l'a aidait.
 - comme nous ne pouvons maintenir des camarades dans l'organisation, durablement, indépendamment de leur réalité propre.
- Ceci, nous commençons à le comprendre.

Quand nous disons que considérer la question femmes comme une question tactique, ou secondaire nous semblerait être un recul, nous pensons aussi aux mises en garde du 5^{ème} CC (p10 - bilan de la 1^{ère} campagne ATT). Des mises en garde contre des conceptions réductrices de notre activité politique.

Rappelons-en là les termes :

« L'organisation a commencé à rompre avec la conception révisionniste du socialisme (...). Or à deux conceptions différentes de la transition et de la DDP correspondent nécessairement à deux politiques différentes aujourd'hui même, dans la lutte pour la révolution prolétarienne.

L'une, la réviso : on lutte pour des revendications économiques et démocratiques et on appelle pour demain à la prise du pouvoir qui transformera, par le biais d'un état puissant et monolithique les rapports de propriété pour mettre en œuvre le « plan » du développement paisible des forces productives.

L'autre, la marxiste : (...) La révolution prolétarienne, c'est le bouleversement des rapports de production, des relations sociales qui correspondent à ces rapports de production, des idées qui émanent de ces relations sociales. Et la révolution prolétarienne, c'est cela dès aujourd'hui et non simplement demain.

Ce qui devrait nous amener à lutter, pour les 35h, mais aussi et surtout à lutter contre les rapports de production capitalistes, quel travail ? quel loisir ?

La nécessité du renversement de la Bourgeoisie et de la prise du pouvoir, sont alors des conséquences concrètes de notre activité, pas une idée abstraite qui ne pourrait se matérialiser que par le mouvement spontané et économiste d'une masse inconsciente, guidée par une avant-garde « consciente ».

Une des raisons (...) de la relative inactivité des cellules (R1) ou de l'action très étroite (R2) sur l'ATT, c'est que cette deuxième conception n'est pas claire alors que la 1^{ère} ne nous satisfait évidemment pas ou plus ».

Ce 5^{ème} CC, comme la campagne ATT de l'organisation (la 2^{nde}), ont permis de prendre conscience que le capital est un rapport social. Et que ne pas prendre en compte cette réalité revenait à donner des bases à une direction révisionniste de notre activité. Par conséquent, on essaie de rectifier. Bien.

Nous pensons que les femmes ouvrières, du fait de leur place dans les rapports sociaux (de production et de reproduction) ont un rôle moteur dans la lutte contre des conceptions qui réduisent l'exploitation à l'exploitation dans l'usine. Parce que leur situation n'autorise pas de « détours » ne prenant pas en compte l'organisation de l'ensemble de la société.

A C ce sont bien les femmes qui nous ont ébranlés politiquement.

A partir du moment où on comprend que la division sociale du travail comprend aussi et à part entière la division sexuelle du travail, ne pas considérer la question femmes comme une question stratégique de lutte contre le capitalisme, ne serait-ce pas un recul de l'organisation ? On en resterait à une vision certes plus large de notre activité, mais néanmoins tronquée et oui nous condamne à terme à :

- rejeter les femmes hors de la politique.
- laisser intacte, renforcer l'actuelle division sexuelle du travail (hérité du patriarcat et réinvestie par le capitalisme en fonction de son profit).
- à construire une orga où les femmes n'auront pas leur place.
- à ne pas batir le socialisme.

C'est pourquoi, à nos yeux, la question femmes n'est pas une question secondaire, à traiter ultérieurement, elle nous interpelle dans notre propre politique dès aujourd'hui.

B3) LES FEMMES DANS L'ORGANISATION

Nous avons dit dans notre bilan : nos difficultés de militantes à avoir des rapports politiques positifs et utiles avec les hommes de notre atelier, les difficultés des femmes à se situer par rapport à la politique telle que nous la concevions, leurs difficultés objectives liées à leur situation dans l'organisation sociale,

leurs difficultés subjectives et aussi leur richesse spécifique si nous savions le voir et nous transformer, nos difficultés de militante à avoir des rapports politiques positifs avec les femmes de C, à cause de nos propres conceptions.

Tout cela trouve son reflet dans l'organisation.

La répartition des tâches

Quelles perspectives s'offrent aux camarades femmes de l'organisation si un plan d'implantation ne prend pas en compte le travail spécifique à faire en direction des femmes dans les usines. C'est une question que nous avons soulevé au moment du bilan de C.

La situation la plus courante est celle d'externe dans une cellule d'entreprise (R1). En effet, mises à part des camarades qui sont ouvrières dans des boîtes où il n'y a pas de travail politique dirigé par l'organisation, la majorité des femmes sont externes

- d'une usine où il n'y a pas de femmes ouvrières (ou presque pas)
- d'une usine où il y a des femmes dans les ateliers mais où les internes sont hommes et l'embauche est difficile.

Reste Z, mais nous n'avons pas du tout réfléchi aux perspectives de travail spécifique en direction des femmes qu'une cellule locale peut apporter.

Cet état des choses n'est pas le fruit du hasard, mais traduit la réalité que nous avons essayé de mettre en évidence : celle de la division sexuelle du travail ; et nous n'y échappons pas.

La situation d'externe n'est pas en soi condamnable, mais elle pose problème quand elle est la plus courante des femmes de l'organisation, faute d'une réflexion collective sur ce qu'elles pourraient faire de mieux, de spécifique.

Les camarades externes sont externes à la réalité de la boîte et souvent la ligne économiste développée dans l'organisation a renforcé cette coupure. Le travail politique ne prenant pas en compte leur réalité d'aucune façon. Cela est fatallement facteur de découragement.

Etre mère, femme militante

Notre organisation reproduit dans son mode de fonctionnement la division actuelle entre privé et social. Elle ne pose pas encore de manière conscient et collective les problèmes qui pourtant traversent les camarades, comme ils traversent les ouvrier(e)s avec qui nous travaillons. Et cela a des conséquences immédiates sur les camarades femmes de l'organisation : par ex,

- la maternité comme fonction sociale écrasante est essentiellement perçue comme un obstacle à la politique
- la responsabilité du travail domestique, qui se règle au mieux par un partage individuel des tâches au sein du couple
- la prise en charge des enfants peut-elle se faire réellement équitablement ? Bien sûr, on ne pourra pas régler au sein de l'organisation tous ces problèmes. Mais nous ne pouvons pas les ignorer, reproduire sans sourciller la division sexuelle du travail et nous étonner des difficultés que peut avoir une mère, ouvrière, militante syndicale à devenir militante de l'organisation. Bien qu'on sache que la division sociale ne sera pas abolie aujourd'hui, c'est dès aujourd'hui qu'on doit transformer notre travail en fonction de ce but.

B4) EN GUISE DE PROPOSITIONS

Nous proposons la création d'une commission sur quel travail en direction des femmes qui ait pour objectif :

- de collectiviser et synthétiser l'expérience déjà existante dans l'orga (R1, R2). En établissant une grille de bilan qui nous permette de recenser comment l'orga a avancé sur cette question. Cette méthode a l'avantage de permettre de mettre en lumière une réalité que l'on ne voit pas spontanément, de prendre conscience que l'organisation démarre pas de zéro et qu'elle a accumulé des richesses dont il faut savoir se saisir.

Bilan donc

- travail spécifique déjà fait à R2, C

- difficultés rencontrées par les camarades hommes et femmes dans leur travail à l'usine, vis à vis des hommes et des femmes suivant les usines, les secteurs, la mixité ou pas de l'usine.
- intérêt d'un travail local en direction des femmes, vu par les camarades de Z et par ceux des autres cellules.
- de prendre en charge l'élaboration de propositions de travail spécifique en direction des femmes ouvrières.

Il n'y a pas d'avancée possible si l'orga ne s'appuie pas sur une pratique. Il y a donc nécessité de mieux cerner où et de quelle façon l'orga peut travailler en direction des femmes, en fonction de ce qu'elle a déjà synthétisé.

Au travers de l'expérience indirecte : étude des articles déjà faits dans le canard, la reprise du dossier femmes au sein du CR, l'étude du livre de D. Kergoat « Les ouvrières » et d'articles pertinents (même s'ils sont « sociologiques »), dans CEP du même auteur.

Donner des orientations d'implantation en répondant à des questions comme :

- y a-t-il des secteurs qui privilégient la prise de conscience des femmes ?
- doit-on privilégier la formation, et laquelle ?
- quelles conséquences voit-on à la concentration des femmes dans le quasi-prolétariat ?
- lien entre travail local et travail d'usine.
- c'est quoi transformer la politique pour qu'elle soit aussi celle des femmes.
- comment peut-on re-comprendre les comportements « féminins » en fonction de leur situation objective (face à la lutte, le travail salarié, la formation etc.).

Réfléchir aux mesures organisationnelles à prendre pour avancer dans la prise en compte de la division sexuelle (maternité, prise en charge des enfants, par ex.).

A nos yeux, la commission n'a pas pour but de devenir « spécialiste » de la question femmes. Nous la pensons utile aujourd'hui dans la mesure où son importance est d'actualité (cf F). Reste à définir la forme précise que cela peut prendre, qui y participera, le temps qu'elle dure etc.

C) ELABORATION THEORIQUE, AUTONOMIE DES CELLULES

Nous tenons à aborder ce point bien que la cellule n'ait pas eu le temps de l'approfondir. C'est pourquoi nous soulevons des questions sur la base de notre expérience sans être capables d'y répondre jusqu'au bout. Mais nous pensons qu'il faut que l'orga avance sur ce problème important. On apporte donc ce qu'on peut apporter, à nous d'avancer tous ensemble.

Ce qui suit est divisé en deux parties : l'une concerne le bilan que la cellule tire par rapport à ses tâches de cellule, l'autre celui qu'elle tire par rapport au fonctionnement de l'orga.

C1) « AUTONOMIE » ET « ELABORATION » DANS LA CELLULE C

Comme ce bilan l'a déjà montré on a vu très (trop) tard que notre tâche de cellule ne consistait pas à appliquer « tactiquement » une ligne générale élaborée par ailleurs dans la sphère « théorique » et que les conditions pour que l'on maîtrise notre intervention (c'est-à-dire pour qu'on soit autonome) exigeaient qu'on modifie notre démarche : non plus tirer dans le général déjà élaboré de quoi intervenir sur le particulier qu'étai C mais analyser ce qui du particulier nécessitait qu'on affine, qu'on enrichisse le général.

Ainsi, on pourrait à la fois mieux maîtriser notre pratique... et enrichir l'organisation.

Une première remarque : c'est l'intervention tardive de la DR qui nous a permis cette prise de conscience. Soit après plus d'un an et demi de tâtonnements. A l'époque, la DR apprenait à être la DR, et notre cellule a été la dernière qu'elle ait « visitée »...

Une deuxième remarque : après cette intervention de la DR, la cellule a été de nouveau laissée livrée à elle-même.

Mais si nous avions pris conscience que tant notre capacité à dominer notre intervention de boîte que notre capacité à participer à la construction de l'orga résidaient d'abord dans nos propres

responsabilités d'initiatives et d'élaboration nous n'avions pas poussé encore la rectification assez loin. On a reproduit alors une coupure vieille comme (au moins) l'orga : d'un côté la « théorie », de l'autre la « pratique ».

Les moments d'élaboration et les moments d'activité ne peuvent certes être confondues, et c'est bien l'accumulation d'expériences pratiques qui permet de faire, après, un bond à l'avancée théorique : le tout est bien de maîtriser l'unité contradictoire pratique / théorie. Or, nous ne l'avons pas maîtrisée.

La cellule, dans un premier temps, a privilégié exclusivement l'aspect « théorique » de son travail (enquête à plat et débats politiques sans pratique), dans un deuxième temps l'aspect « pratique » (à fond la caisse dans une activité syndicale non maîtrisée) elle en est arrivée à faire de la pratique et de la théorie. Mais (on n'est jamais au bout de ses peines) en séparant les deux processus. En continuant d'un côté une activité syndicaliste de plus en plus problématique et en se lançant dans un double processus d'étude et d'élaboration parallèle (et non lié) à cette pratique. A savoir le bilan de la campagne électorale et l'étude sur la question femmes.

Nous avons reproduit à l'échelle de la cellule ce qui existait principalement dans l'orga : une élaboration théorique « théoriciste ». L'avancée sur la question femmes par ex (qui a été cependant réelle) ne s'est pas nourrie de l'intervention que nous pouvions avoir à ce moment sur la boîte. Bien sûr que notre réflexion à partir de textes « s'illustrait » de ce que nous avions emmagasiné comme expérience à C. Mais nous n'avons pas considéré comme tâche de cellule de diriger en même temps une enquête active sur la question des femmes, même si les internes modifiaient spontanément leurs rapports avec les ouvrières. Ce qui nous aurait permis d'enrichir le processus d'étude et de commencer à rectifier une pratique qui allait par ailleurs au casse-pipe. Toute l'énergie que nous avons déployée pour parallèlement à l'étude entreprise continuer à (mal) diriger la pratique engagée aurait pu être plus utilement employée à nous poser des questions sur ce type de pratique à la lumière de nos débuts d'avancée théorique, à réinvestir ces derniers dans l'activité. Quand cela a été fait, c'était tard et de façon non maîtrisée par la cellule (enquête sur les équipes, notamment).

Les conséquences sont connues : d'un côté une pratique a allégrement poussé au bout son économisme... jusqu'à l'impasse finale, et de l'autre une élaboration intellectualiste qui, si elle nous a fait avancer, a perpétué les défauts intellectualistes classiques : tendance au perfectionnisme et peur de l'erreur, fascination pour la force des idées et des constructions abstraites séduisantes par leur logique interne... mais pas forcément justes pour cela (par rapport au besoin de l'activité, par rapport à l'assimilation collective de la cellule).

« L'élaboration théorique au poste de commande » (3^{ème} CC) avec « la ligne de masse comme méthode de direction et de connaissance » (conférence tactique) : toutes ces choses sont dites et écrites par nous. Il n'y a qu'à reprendre la conférence tactique pour se rendre compte, qu'il y a un écart entre les déclarations de principe et ce qu'on met réellement en œuvre.

La ligne de masse : ce bilan révèle que nous avons tour à tour privilégié un aspect de la contradiction de la ligne de masse. En se laissant dominer tantôt par une théorisation sans le fondement de la pratique, tantôt par l'activisme salvateur.

Au mieux nous n'avons vu de la ligne de masse que la méthode de direction.

Or, elle est aussi méthode de connaissance et d'élaboration. Et pas seulement parce que c'est la pratique qui pousse à l'élaboration : cela c'est une compréhension encore restrictive de la ligne de masse. C'est bien le constat de notre impasse pratique qui nous a fait prendre conscience de notre rôle d'élaboration. Mais dans la méthode d'élaboration nous n'avons pas su relier intervention sur la boîte, enquête active et étude sur la question F. Autrement dit nous avons appliqué la ligne de masse pour la « pratique de tous les jours » (liens aux masses...) et quant à l'élaboration cela ne regardait plus que nous et nos bouquins, nous et nos idées, nous et nos cerveaux d'avant-garde. Nous nous sommes servis de l'expérience indirecte accumulée dans les textes étudiés, un petit peu de l'expérience directe de camarades autour de nous..., mais pas de la nôtre, pas comme nous l'aurions dû. La réalité a su nous interroger, nous n'avons pas su interroger la réalité.

Dans cette affaire, il ne s'agit pas que de la cellule C : nous pensons que nos erreurs révèlent des conceptions et des pratiques de toute l'organisation, sur lesquelles nous avons envie qu'on réfléchisse.

C2) « AUTONOMIE » ET « ELABORATION » DANS L'ORGANISATION

Commençons par faire notre bilan des rapports entre la cellule C et le centre durant toute cette période (la « 3^{ème} phase »).

Le moins qu'on puisse dire est qu'ils ont été (dans cette période) restreints et, pour ce qui en a existé, difficiles. Quand la cellule a décidé de « se prendre à bras le corps » pour conquérir enfin cette fameuse autonomie dont on parle tant et être active dans le processus d'avancée de l'orga, le centre n'a à notre avis pas joué le rôle qu'un centre devrait jouer. Rappelons qu'à ce moment la DR se réduisait au seul « déhair », par ailleurs occupé aussi à d'autres tâches, situation qui rend pour le moins difficile une réelle liaison aux cellules. Quant au CD, il entrait dans sa période pré-congrès (6^{ème} CC et écriture des premiers textes). Les insuffisances relèvent donc certes pour une part d'une faiblesse en forces de la direction. Mais elles révèlent aussi à notre avis un type de choix dans l'emploi de ces forces sur lequel nous nous interrogeons.

Dans un premier temps la cellule n'a eu aucun type de lien avec le centre (CD et DR) : elle s'est lancé toute seule dans une vaste étude (campagne électorale + question femmes). Nous ne disons pas que cette étude n'était pas de notre ressort. Nous disons primo que nous l'avons mal faite (cf plus haut), secundo que le centre n'a pas joué son rôle d'instrument de collectivisation ; laissons de côté le bilan de la campagne électorale qui a été retardé, mais par rapport à la question femmes des acquis existaient dans l'orga (travail des ex-rédactrices du CR et accumulation d'une expérience à R2). Le rôle d'une DR aurait dû être dans ce cas de suivre l'avancée du travail et de permettre une collectivisation de ce qui existe déjà. Quand il y a eu collectivisation, elle s'est faite de façon parallèle et non maîtrisée par les structures de direction (contacts militants « horizontaux » et utilisation du fait qu'un membre de la cellule était au CR donc temps et moyens pour écrire les articles du n°46).

Dans un deuxième temps le centre s'est intéressé à la cellule mais les rapports ont été difficiles : méfiance à l'égard d'une cellule « d'intellos » qui pouvait prétendre avoir un point de vue d'ensemble (à la place du centre), qui donnait l'impression de vouloir être une orga à elle toute seule, etc... A partir de là, la méfiance a nourri la méfiance : d'un côté comme de l'autre. Car par ailleurs la cellule a continué d'être laissée à elle-même (cf intervention beaucoup trop tardive de la DR quant à l'avenir de la cellule et à son bilan) : cela ne pouvait qu'entretenir notre repli sur nos convictions.

Qu'est-ce que tout cela révèle ? Qu'à notre avis, l'orga n'a maîtrisé ni comment rendre les cellules autonomes (malgré les innombrables appels et déclarations de bonne intention épargnés dans les textes) ni comment fonctionner en tant qu'intellectuel collectif (par exemple CdC n°3 p.37).

La double réaction négative du centre à nos tentatives d'autonomisation politique (et non organisationnelle), c'est à dire non-suivi, puis défiance, nous donne l'impression qu'il y aurait comme une concurrence déloyale entre cellules et centre quand les cellules tentent d'acquérir un point de vue « d'ensemble ».

Alors que le rôle du centre, et c'est à ce prix qu'il se fera reconnaître et construire en tant que dirigeant, est justement de permettre que l'autonomie embryonnaire des cellules ne tourne pas au localisme (politique et organisationnel); est justement de faire de cette autonomie, avec l'aide de l'expérience directe et indirecte de l'ensemble de l'orga et par une synthétisation des acquis, un instrument de la construction d'une orga communiste. D'une orga communiste, d'un collectif d'élaboration et de combat, et non pas d'une fédération de cellules livrées à elles-mêmes et enfermées dans le travail artisanal. Or le type de réactions que, globalement le centre a eu dans cette affaire conduit plus au deuxième cas qu'au premier.

On commence à prendre conscience et de l'élargissement du but révolutionnaire et du fait qu'il élargit dès aujourd'hui notre activité (lutte contre la division sociale du travail). Si l'on ne veut pas construire un parti d'avant-garde auto-proclamé dont la seule finalité serait de guider des masses tout juste bonnes à agir sous sa direction (mais sans comprendre pourquoi elles agissent) il faudrait commencer par « faire le ménage » chez nous.

On a fonctionné sur le schéma : « les cellules accumulent l'expérience, le CD la centralise ». Mais ça n'a pas vraiment marché. Ni les cellules n'ont été capables de tirer tout le jus de leur expérience (donc de

« fournir » une matière riche) parce qu'il leur manque l'autonomie politique et théorique; ni le CD de centraliser les expériences à cause de la faiblesse des cellules justement : mais qu'avons-nous fait pour transformer cette situation ? Les moyens de l'élaboration théorique et politique (formation intellectuelle antérieure, disponibilité, accès à une documentation large etc.) sont restés pour l'essentiel concentrés au centre. La formation entretient la formation... et la non formation n'engendre pas spontanément la formation. Le CD a peut-être pu fonctionner en tant qu'intellectuel collectif mais pas vraiment l'orga. Or l'orga se construira par l'apport d'OA, ou ne se construira pas. Considère-t-on que les OA existent tous faits ? Non : on a à les former. Mais les former à quoi ? A rester les exécutants d'un savoir politique qu'ils ne possèdent pas ? A ne jamais participer à l'avancée théorique et politique de l'orga ? Dans ces conditions, ils reproduiront eux-mêmes l'avant-gardisme auto-proclamé... ou nous quitteront. Dans ces conditions le CD n'arrivera à centraliser l'expérience qu'en engendrant une situation où des camarades désarmés et découragés ont l'impression d'être tout justes capables de compter les points dans une partie à laquelle ils ne participent pas (voir la situation aujourd'hui).

On ne peut pas résoudre la contradiction entre le but (une société sans classe, sans division entre ceux qui pensent et ceux qui exécutent) et le fait que le parti d'avant-garde reproduit ces divisions. Mais on peut la combattre.

Nous n'avons pas toutes les réponses, mais il nous semble qu'on peut la combattre en se donnant les moyens de mieux former les camarades (écoles, stages), en responsabilisant les directions intermédiaires (secrétaires de cellules, DR), en transformant nos méthodes d'élaboration (collectivisation du travail lié à la revue, collaboration plus grande entre CR et expériences des cellules, comme cela s'est fait pour quelques articles). Donner les moyens aux cellules d'être autonomes, c'est, au moins, leur donner les moyens d'accéder, de participer à l'élaboration théorique (du point de vue de leur champ d'intervention). Donner les moyens au centre de centraliser l'expérience c'est lui donner les moyens, en étant déchargé d'une partie du temps consacré à l'élaboration solitaire, d'avoir le temps de suivre au plus près l'expérience et l'avancée des cellules, d'avoir le temps de collectiviser et de retransmettre ce qu'il peut connaître, synthétiser et approfondir de par sa place au centre.

Il nous semble que c'est à ce prix-là qu'on redressera une situation pénible pour tous... et qu'on avancera dans la construction de l'orga. Car les OA nous rejoindront sans doute plus facilement... et nous quitteront en tous cas moins facilement, s'ils ne sont plus les laissés pour compte d'une orga où pour participer vraiment aux débats, aux avancées, il faut être déjà un intellectuel.

LE BILAN NOIR DE LA BLANCHISSERIE (début 1983)

« Avant et pendant la période de la guerre de résistance contre le Japon, j'ai écrit de nombreux, articles comme par exemple « Problèmes de la guerre et de la stratégie », « De la guerre prolongée », « La Nouvelle démocratie », Préface à « Le Communiste » (...). Ces articles et ces documents ne pouvaient être rédigés qu'à cette époque-, avant, cela n'aurait pas été possible, nous n'étions pas encore passés au travers de cette grande tempête, de cette débâcle, nous ne pouvions peu faire la comparaison entre nos victoires et nos défaites, nous n'avions pas suffisamment d'expérience, nous ne pouvions pas encore bien comprendre les lois de la révolution chinoise (...). Si quelqu'un nous disait qu'un camarade quelconque du Comité Central, moi par exemple, dès le début de la révolution chinoise, en connaissait toutes les lois, ce serait de la vantardise, nous ne pourrions plus lui faire confiance. Dans le passé, et en particulier au début, toute notre énergie était tendue vers la révolution; mais sur la manière de faire la révolution, sur ce qu'il fallait faire en premier, faire en second, sur ce qu'il fallait corriger après la première étape, pendant un certain temps, nous n'en avions pas une idée très précise, on peut même dire que nous n'en avions pas la moindre idée. »

Mao, Les trois années noires 1959-62, p. 208-209

A propos du bilan de C. nous donnerons notre point de vue de la façon suivante :

1. Un point de vue d'ensemble
2. Une critique chronologique ou contre-bilan des périodes
3. Un point de vue critique sur les contributions de la Cel. à l'élaboration de la ligne de VP
4. Une critique de la malencontreuse dernière partie du bilan sur le fonctionnement

I. POINT DE VUE D'ENSEMBLE

Cette introduction a pour but d'éviter que des critiques particulières, parfois noyées dans des développements assez longs (par la force des choses), ne soient prises pour des appréciations totales.

1/ Globalement, dans sa partie la plus substantielle, ce bilan est autocritique à l'excès, il présente la vie de la cellule comme une suite ininterrompue d'erreurs. Nous ne situerons pas les erreurs au même endroit. Secondeairement, dans la partie sur le fonctionnement, il est réellement dépourvu d'esprit autocritique. Il est le dernier témoignage des problèmes que connaît cette cellule depuis sa création, avec la théorie de la connaissance, la ligne de masse ou le rapport entre l'élaboration politique et théorique, et l'expérience pratique : ici règne l'absolu, l'opposition absolue des contraires où la vérité

relative devient erreur absolue, la connaissance partielle devient ignorance totale, la ligne générale est opposée à la ligne particulière, etc., La dernière rectification en date, au lieu d'être appréciée comme le résultat d'un processus contradictoire, appuyé sur toutes les rectifications précédentes, devient la négation du processus. Ce que l'on vient d'apprendre, à force de souffrances pratiques et de réflexion progressive, devient alors ce que l'on aurait toujours dû savoir et le passé ne laisse qu'une empreinte négative dans la conscience ou dans l'inconscient.

2/ Le bilan n'apporte pas de réponse directe à la question, tout de même importante : pourquoi la cellule a-t-elle finalement abandonné l'activité sur cette boîte ? A travers le texte on peut cependant en dégager une, autour de deux arguments : d'une part c'est un secteur arriéré de la classe ouvrière lié à une situation marginale dans la production capitaliste (1^{ère} partie); d'autre part notre activité économiste nous a acculés dans une impasse d'où on ne peut pas sortir. La première explication n'est pas vraiment convaincante, d'autant plus que l'analyse qui lui donne corps est unilatérale (nous y reviendrons), c'est néanmoins un élément à confronter avec l'expérience directe. Avec la deuxième explication, nous touchons au centre du bilan, à notre principale divergence avec ce bilan. Notre bilan est : après une première rectification juste de son activité, la cellule a progressé, son activité aussi, de nouvelles difficultés sont apparues dues à deux séries de facteurs :

- des facteurs objectifs qui se divisent en deux : la situation générale du mouvement ouvrier en France, la conjoncture particulière de C. et les suites de la grève de 79.
- des facteurs subjectifs, des erreurs politiques qui se divisent en deux : les insuffisances de la ligne de VP dans son processus de rupture avec l'économisme, insuffisances théoriques (rapports sociaux) et pratiques (rectification de notre stratégie implicite et notre tactique); les insuffisances propres à la cellule, soit dans son assimilation des éléments déjà existants dans VP, soit dans ses propres conceptions, soit liées à son inexpérience.

Ces difficultés n'ont pas conduit la cellule à « l'impasse », au point de non-retour, etc. mais à une nouvelle avancée et une nouvelle réflexion (campagne électorale, femmes, bilan). Ce qui a conduit la cellule à l'impasse ce sont les déviations apparues au cours de cette nouvelle réflexion, sur le réformisme, les rapports sociaux, les femmes, la ligne de masse, etc. Ce ne sont donc pas essentiellement les erreurs économistes ou une pratique quasi-révisionniste qui auraient abouti à l'impasse, mais les erreurs commises pour rectifier les premières. Erreurs que l'on retrouve pour une part dans les textes du Congrès (III et IV).

Le bilan de C. a donc ceci d'irremplaçable dans le débat du Congrès : il montre quelle est la portée pratique des déviations que nous critiquons. Même si les camarades n'ont pas conscience du lien entre leurs thèses et le fait qu'ils aient abandonné la boîte, ce lien est là, et – nous allons le montrer – interne. Comment les erreurs économistes de VP aboutiraient-elles, en effet, ici à des « impasses » et là à des rectifications actives ?

3/ Ce bilan est "irremplaçable" pas seulement en négatif, mais aussi en positif. Il marque une nouvelle progression dans les bilans de cellule. Une progression dans le sens du contenu politique. Avec ce bilan on s'évade en effet nettement et positivement du simple bilan sur nous-mêmes ou tourné étroitement vers le dédale des cheminements tactiques. Il donne en effet une impulsion et un contenu (malgré des erreurs) à des rectifications de ligne extrêmement importantes. Sur la compréhension des rapports sociaux capitalistes, de la division du travail comme « sociale » et pas seulement « usinière », de l'oppression des femmes comme dimension essentielle de la société capitaliste (et de la lutte pour le communisme), sur tout cela des pages et des idées percutantes en plus du travail déjà effectué (PLP). Ce bilan montre aussi qu'une cellule a pris en main sa propre élaboration, l'analyse de son secteur et l'étude des questions théoriques et politiques que lui posait son secteur d'activité. C'est la voie à suivre. Bien que la cellule oppose absolument ligne générale et situation particulière, élaboration à la base et élaboration au centre, cette activité est la mise en œuvre des directives incessantes du centre et de la ligne de VP en la matière, et produit en fin de compte, non pas des résultats « redoutés » mais les résultats attendus comme objet et prévision de ces directives : un enrichissement-rectification de notre ligne politique, à condition qu'ils passent maintenant au tamis de la critique et de la généralisation.

II. CONTRE-BILAN DES PERIODES (au fil du texte « Bilan de C. »)

A/ Le démarrage de la cellule

Sans s'étendre outre mesure sur un aspect secondaire du bilan, disons qu'il est abusif d'écrire (p. 4) que le début du travail sur une zone nouvelle se fait « sans une enquête politique clairement définie ».

Abusif à un double titre :

- cela passe sous silence que la décision a été politiquement fondée par le Centre : nécessité de diversifier géographiquement l'implantation dans une zone politiquement active et d'où il fallait partir (les militants y étaient) dans le cas contraire (y compris partir d'une usine).
- cela laisse penser qu'au départ on pouvait faire une enquête (que l'on n'aurait pas faite) susceptible de nous donner des éléments déterminants pour aller ici, plutôt que là. Ce que nous contestons, comme nous contestons (avec la cellule cette fois) qu'une enquête « à plat » puisse fournir des éléments suffisants de connaissance de la réalité. Sinon il faut dire aujourd'hui quels éléments concrets avons-nous négligé et ne pas faire une critique de pure méthode.

B/ De l'implantation à la 1ère rectification

Pour informer complètement les lecteurs, il faut donner tout d'abord une information très importante pour comprendre pourquoi la Cel. n'a pas une pratique et une compréhension correcte du processus connaissance/transformation : de la 1^{ère} rectification à la fin de l'activité pratique effective de la Cel., il s'écoule à peine 12 mois (à un mois près, il s'agit d'un ordre de grandeur), ce qui donne le vertige quand on lit les erreurs extraordinaires dont s'accuse la Cel. Un an, en réalité, c'est le temps qu'il faut en général pour connaître un peu les acteurs et le terrain de la lutte des classes.

* * * *

« *Transformation de l'enquête à plat en enquête active* ».

Oui. Mais la manière dont la cellule qualifie cette rectification juste, revient à la nier.

En effet, si l'on renouait avec la ligne de masse en intervenant de façon tactiquement plus juste, c'était bien pour parfaire notre connaissance de l'usine. D'emblée tactique et connaissance étaient donc indissolublement liées, C'ETAIT LE CONTENU MEME DE LA RECTIFICATION !

Donc, si l'on avait effectivement « *une vision unilatérale des préoccupations des masses (ouvrier face à leur patron)* » cela n'est pas dû à la conception « tactique » de la ligne de masse, mais à nos erreurs de ligne politique qui ne nous permettaient pas de voir autre chose de la réalité sans le choc salutaire de la pratique. La ligne de masse n'est pas une méthode neutre, elle est étroitement dépendante du point de vue idéologique et politique qui la met en œuvre. La cellule a donc au départ une ligne de masse correcte (principalement) qui lui fait adopter sa première rectification, mais avec 1/ des lacunes de ligne générale, 2/ des lacunes de connaissance de la situation particulière.

Il est dès lors tout à fait vain, maintenant que le passage à l'enquête active a produit ses résultats, connaissance de la réalité particulière et approche d'une rectification de ligne générale, de dire : on aurait dû le savoir avant ! Et d'appeler à la rescoufle la « ligne de masse » comme explication magique. Cela revient à ressusciter la déviation « scientiste » de la période de l'enquête à plat et à produire une conception « scientiste » de la ligne de masse. Car si l'on passe à l'enquête active (à la pratique) pour connaître, cela suppose pour le moins qu'au départ on ne sait pas tout, on a une connaissance relative de la réalité. Ce qui explique « le flou artistique quant aux cibles, aux objectifs de notre travail »; ce qui est vrai pour l'application particulière des cibles et objectifs à ce secteur (et non en général), et c'est, non pas une « erreur », mais la condition commune de tous les militants au début de leur action. On ne

peut pas s'alarmer de cela, sans nier tout processus à la connaissance et revenir en fait sur la justesse de la première rectification.

Que donne cette conception intellectualiste de l'activité au niveau de toute l'organisation ? Les difficultés sont absolutisées et attribuées à la « ligne générale » « qui n'est pas applicable ». C'est faux et dangereux :

1. parce que les difficultés ont un caractère objectif et subjectif indépendant de notre volonté. Ce n'est pas la ligne de VP qui est la cause du reflux des intellectuels « révolutionnaires » et du mouvement ouvrier.
2. très souvent donc, elles témoignent seulement de la distance entre notre analyse de la réalité et le niveau de conscience des masses à un moment donné. Distance que la ligne de masse subjectiviste transforme en erreurs de ligne. Les communistes sont le plus souvent à contre-courant. Point capital.
3. parce que les militants n'assimilent pas la ligne générale, quand elle est juste, de façon spontanée et linéaire. Ils commettent des erreurs ou tombent dans des déviations par manque d'application ou d'assimilation de la ligne. De ce point de vue la Cell. C (et d'autres) en attribuant les erreurs à la ligne générale se donnent le beau rôle.
4. parce que la ligne de VP nous donne une base théorique et politique suffisamment élaborée et juste pour affronter ces difficultés et corriger des erreurs avec succès comme en témoigne toute notre histoire faite de rectifications et de progrès. Et non comme le suggère le bilan de C, une stagnation sur les conceptions révisionnistes de la politique et du fonctionnement interne.

* * * *

« *La vision unilatérale de leur (les ouvriers) rapport au réformisme (la chape de plomb sur la marmite qui bout)* », c'est une contribution malheureuse à la lutte contre la prétendue théorie du couvercle. Car, si une tactique particulière a été adoptée, consistant en, premièrement, se centrer sur les problèmes de la boîte, deuxièmement, s'attaquer à la bourgeoisie sans s'attaquer directement aux réformistes, c'est précisément pour tenir compte de l'impact et de la place des réformistes dans la boîte. Mais on n'avait pas et on ne pouvait pas avoir, au départ, une connaissance plus fine de la complexité de ces rapports.

Pour toutes ces raisons cumulées il est donc tout à fait erroné d'écrire : « *On continuait à partir de nos idées et la lutte contre les révisos continuait de diriger notre activité* ». La Cel. avait en réalité élaboré une politique fondée sur une connaissance très relative de la réalité et par certains côtés « étroite ». Et si l'on « partait de nos idées » c'est alors dans le sens où Mao parle de « *ce que nous appelons expérience, c'est le processus d'application d'une politique et son aboutissement* ». De ce point de vue, on part toujours de nos idées.

C/ De la première rectification à la crise de Ma.

Les objectifs politiques de la cellule étaient fixés, le flou était, lui aussi, relatif. On peut les résumer :

- intervention indépendante sur les problèmes de la boîte principalement, sans dénonciation directe des révisos pour créer une agitation politique susceptible de parfaire notre connaissance et notre impact. Obliger les révisos à nous attaquer et donc être en meilleure position.
- Elaborer une plate-forme revendicative comme témoin (et non résumé) de notre connaissance et base de l'activité pratique.

La vision qu'a la Cel. de l'application de cette politique est erronée. Ici apparaît l'erreur politique centrale du bilan qui est de distinguer deux « terrains », un terrain spécifiquement révisionniste des revendications économiques ou des rapports ouvriers/patron, et un terrain spécifiquement révolutionnaire ou terrain des « rapports sociaux ».

« *Nous nous sommes laissés embarquer sur le terrain des révisos, terrain qu'ils connaissent bien et où ils sont les plus forts* », p. 5. Nous reviendrons au fond sur cette question dans la 3^{ème} partie de ce texte.

Cette idée que l'activité s'est située sur un terrain qui est celui des révisos par nature, entraîne la Cel. à faire un « bilan noir » de cette période. Ce bilan est unilatéral, il ne correspond pas à la réalité.

Ajoutons-y les éléments qui en sont absents :

- d'embrée la rectification qui a amené l'intervention s'est avérée positive, y compris les dispositions tactiques particulières. Les premiers tracts ont un impact considérable et agitent, toutes les composantes de l'usine. Ces interventions, qui n'attaquent pas les révisos de front et traitent des problèmes de l'usine, mettent d'embrée les révisos dans une position défensive embarrassée. Les preuves existent de cet état de fait. Comme il est normal, certains tracts ont un gros impact, d'autres moins.
- si ces interventions se situaient sur le terrain des rapports ouvriers-patrons, elles restent des interventions justes, révolutionnaires, qui ont secoué l'usine. En se fixant comme objectifs initiaux la lutte pour des horaires fixes et réduits pour tous et contre le salaire aux pièces, la Cel. menait sur ce terrain une activité révolutionnaire. Le caractère étroit de cette intervention relève de deux causes qu'il ne faut pas confondre pour tirer un bilan objectif : il s'agit pour une part d'un choix tactique conscient destiné à nous imposer dans un impact de masse d'embrée assez large, la pratique a confirmé ce choix ; il s'agit pour une autre part d'une étroitesse de notre propre ligne qui nous a empêché de saisir que dans le cadre de ce choix tactique d'autres questions pouvaient (peut-être) être traitées avec un égal impact. Peut-être car, en cessant son activité, la cellule n'en a pas apporté la preuve pratique. C'est d'ailleurs là une limite infranchissable pour ce bilan.
- enfin, cette étroitesse est toute relative si l'on prend en compte les faits¹ suivants :
 1. Cette période s'étend sur 3 mois.
 2. ensuite la Cel. aborde la campagne ATT, où le plan d'intervention adopté commençait à rompre avec l'étroitesse
 3. ensuite la Cel. aborde la campagne immigration-élections. « *On peut dire que la campagne immigrés a contribué à élargir le courant de sympathie des ouvriers à l'égard de notre propagande, en particulier pour des ouvriers immigrés qui lisent attentivement nos tracts... Elle a permis de contraindre la CGT à répondre politiquement à notre propagande, donc à ce que s'engage plus clairement la lutte politique entre les révisos et nous* ». A cela s'ajoute la vente du « Spécial » qui marque la première apparition extérieure et générale de VP sur la boîte et qui a eu un petit succès (Citation du Bilan de la camp, élect. de C. Sept.. 81).
 4. dans leur contenu, les tracts faits non seulement au départ (3 mois) mais dans les campagnes successives ne sont pas étroits mais assez bons, ne donnant pas une vue restreinte des problèmes, cf « leurs bons vœux et les nôtres » et tracts immigration.

Nous avons donc ici une cellule qui mène une activité révolutionnaire correcte et qui a un impact, avec des étroissances de conceptions et de pratique, à l'image d'une organisation engagée dans un processus de rupture avec l'économisme mais qui n'est pas arrivée au bout (reformulation programmatique et stratégique) de ce processus. Et non une cel. économiste et révisionniste, acculée à l'impasse de l'abandon, à l'image de VP.

D/ De l'intervention de la DR au bilan

Nous avons laissé la campagne ATT pour cette partie, car elle fait « le pont » entre les deux périodes. C'est avec cette campagne qu'apparaissent les « obstacles » (p. 5). La cellule critique injustement (par idéalisme) cette période. Les obstacles sont la première prise de conscience qu'un bond devrait être fait. Ils sont un moment de la connaissance, mais la Cel. refuse ce moment douloureux : elle aurait dû savoir. Par quelle magie ? Ici intervient à nouveau la miraculeuse « ligne de masse » (revue et corrigée) : « *Au lieu de partir du particulier (l'usine C. telle qu'elle est) pour l'intégrer au général (la lutte révolutionnaire), on partait du général (nos idées sur les rapports de la cl. ouvrière à la bourgeoisie et au réformisme dans la lutte révolutionnaire) pour l'appliquer au particulier* ». Avec un tel diagnostic, camarades, vous n'irez

¹ Comme quoi la ligne de masse « retrouvée » de la Cellule n'arrive pas à renverser la vision déformée de la réalité que lui donne la « théorie des deux terrains ». CQFD

pas loin ! Quelle dialectique ! Vous indiquez seulement les deux moments inséparables de l'activité révolutionnaire pour les opposer absolument. Admettons une seconde ; vous partez du particulier pour aller au général... bien ! et après ? Sans doute vous repartirez du général pour aller au particulier ! Bref, en d'autres mots, vous définirez une politique et vous l'appliquerez. Puis vous rencontrerez des « obstacles » puisque par définition votre vérité n'était que relative à votre connaissance imparfaite des faits et à votre ligne idéologique et politique comportant des erreurs.

La cellule accepte intellectuellement que l'enquête active est nécessaire à la connaissance véritable, la pratique à la rectification des erreurs particulières et générales. La Cel. peut même écrire des tomes là-dessus. Mais aux premiers « obstacles », et surtout après en avoir compris les fondements, plusieurs mois après, elle s'empresse de refuser de considérer cette situation comme normale, comme la prévision même de la rectification initiale. A l'apparition immédiate de « l'obstacle », la Cel. panique, et plusieurs mois après elle raisonne doctement sur le pourquoi a-t-il pu se produire une telle situation ? Elle ne se contente pas alors de repérer l'erreur politique, elle veut absolument trouver des recettes qui permettraient d'éviter que ne se produise une situation où sa science soit prise en défaut, une situation imprévue et douloureuse. Alors les recettes affluent : la miraculeuse « ligne de masse », le « plan d'implantation », le « fonctionnement », le CD « qui aurait dû donner les moyens de... » etc.

En vérité dans la campagne ATT la cellule a bien mesuré l'intérêt de la campagne par rapport « au particulier », au « concret sensible », puis l'a bien appliquée à sa réalité concrète comme en témoigne la page 5 (en bas) du bilan et le type d'intervention retenu par la Cel. Le contenu de la campagne ATT centrale et son application particulière à la boîte permettait d'éclairer les obstacles si l'on y ajoute les éléments généraux de VP à cette époque, les débats, PLP, etc. etc. Si bien que l'intervention correcte de la DR est possible et comprise, elle ne tombe pas du ciel. La cellule ne comprend pas par hasard à ce moment quelque chose qui est une directive répétée comme un leitmotiv depuis des mois. L'accumulation de faits, d'idées et d'expérience est nécessaire à ce bond.

Ajoutons que si la Cel. au lieu de paniquer et de s'aplatir devant les « obstacles » posés de façon inutilement dramatique par une camarade avait mené sa campagne ATT jusqu'au bout², elle aurait préparé et produit une intervention sur (p. 5) « *les problèmes sociaux réglés individuellement sous le capitalisme sont des problèmes à socialiser après la révolution : logement, travail domestique, immigration* ». Expérience qui aurait peut-être fait avancer, sans drame, la compréhension des obstacles et surtout aurait déjà pu donner des éléments de connaissance de la réalité avec une « enquête active ».

Au lieu d'écrire : « *Ce que les obstacles révèlent, c'est que notre ligne politique ne s'applique pas à la réalité de la boîte* », on aurait pu comprendre que c'est en appliquant notre ligne politique que la cellule a pu faire une approche supérieure de la réalité de la boîte et corriger la ligne politique elle-même. Et que cela est normal, normal, normal...

Nous avons une connaissance moins précise et détaillée de l'activité de la Cellule après la deuxième rectification consécutive à l'intervention de la DR. Néanmoins observons :

- les risques du mandat de DP avaient été posés au départ, mais il est faux de dire que cette mesure visait à débloquer l'impasse de notre activité (p. 7). Cette activité n'était pas dans l'impasse, à ce moment-là.
- le mandat de DP malgré les erreurs a permis sans doute une considérable progression de la connaissance de la boîte, des contradictions, et une liaison aux masses supérieure. On ne peut pas « prendre » l'acquis comme un détail et les divers errements comme l'essentiel sans mettre en rapport l'un et l'autre. Et le tout avec l'inexpérience de la camarade.
- on ne peut pas dire que « *la spécificité du mouvement spontané à la boîte passe par la question femmes* ». D'abord le mouvement spontané ne passe jamais par une seule question, ensuite ni la grève de 79, ni l'activité de la Cel. ne l'a prouvé. On peut sans doute dire que toutes les questions de l'usine,

² Au lieu de l'interrompre précipitamment sous le prétexte des « obstacles » ou du plus ou moins d'écho immédiat d'un tract

du mouvement spontané ont une dimension spécifique « femmes », ce n'est pas la même chose. Toujours la « théorie des deux terrains » (p.9).

- l'enquête sur les équipes. « *Partir bille en tête contre les équipes parce que « les équipes, c'est une attaque contre la classe ouvrière » un point c'est tout* ». Il y a ici une grosse ambiguïté : résumez-vous ainsi « la ligne générale » que vous opposez à l'analyse particulière ? Ce serait pour le moins abusif et caricatural ! Pourquoi mélanger « partir bille en tête » et « un point c'est tout ». Vous oubliez une alternative : partir bille en tête sur la base d'une analyse concrète. A moins que votre conception si particulière de la « ligne de masse » ne vous entraîne à édulcorer l'opposition aux équipes, sous le prétexte que « les masses sont plutôt pour » ?³.

* * * *

C'est au cours de cette période que les « obstacles » se sont transformés en impasse. Ce qui a transformé des difficultés, dues à l'étroitesse économiste relative de l'activité, en impasse ce sont les déviations, tant de méthode que de contenu du travail de la cellule pour rectifier les erreurs. Et non les erreurs elles-mêmes.

On ne peut pas couper cette « marche à l'impasse » des éléments suivants :

- « *La cellule s'est alors attaquée à la question en entamant un processus d'étude et de réflexion sur les femmes, tout à fait nécessaire, mais que nous avons mené de façon parallèle avec la poursuite de l'intervention sur la boîte (activité syndicale). C'est pourquoi (souligné par nous) cette période se caractérise par une coupure entre l'activité syndicale (...) et une élaboration théorique « femmes »... »* (p. 6-7). Ce constat ne peut évidemment pas être négligé dans l'explication de l'impasse du mandat DP de So. Il est décisif. Il rend partiellement faux le passage du bilan sur le mandat de So. (p.7)
- La cellule est peu à peu arrivée à l'impasse en rupture avec la 1^{ère} rectification, reproduisant les mêmes erreurs qu'au début de son activité (enquête à plat). Citons deux passages du texte final de la première rectification pour comprendre : « *De l'enquête à plat, la cellule dégage quelques thèmes principaux (salaires, immigration, femmes) sur lesquels elle assure un travail théorique de clarification les deux derniers mois. De la sorte, en n'osant pas intervenir tant qu'elle n'a pas « tous » les éléments, elle ne peut que découvrir les aspects négatifs dominants dans la boîte (arriération politique, oppression idéologique, hégémonie des révisionnistes) sans pouvoir évaluer les aspects positifs sur lesquels son activité pourra s'appuyer (résistance au réformisme, révolte, ouvriers avancés)* ». Et ensuite : « *(La cellule) a cru pouvoir approcher la réalité de la boîte sans réellement prendre en charge la réalité vécue par So. à l'intérieur de cette boîte. De fait elle n'a pas dirigé son activité pratique, l'a laissé livrée à elle-même et s'est toujours plus coupée de sa réalité, de ses difficultés, des contradictions qu'elle ressentait, les plus précieuses pour la connaissance de la boîte* » (*Rapport sur le bilan des erreurs qui ont mené au découragement d'une camarade, fin Oct. 80*). C'est la rechute dans ces erreurs qui ont amené une vision « négative » de la réalité, et le découragement d'une cellule entière cette fois-ci.

³ Au risque d'alourdir l'exposé, il faut noter l'importance de cette forme de raisonnement qui n'est ici qu'ébauchée car on la retrouve quelquefois dans des articles et textes de V.P. (et ailleurs). On a ici la structure du discours subjectiviste - et au fond de l'opportunisme moderne - qui se construit ainsi :

- première proposition : les équipes sont objectivement une attaque contre la classe ouvrière, « en théorie » ou « généralités », etc...
- deuxième proposition : mais les masses ne sont pas contre ou plutôt pour (« ligne de masse »)...
- Conclusion : on ne peut pas être contre les équipes, « comme ça »; ou : « on est certes contre les équipes, mais encore ? » etc.

Le discours subjectiviste prend la subjectivité des masses pour la réalité profonde, et la réalité profonde pour un dogme. La deuxième proposition vient donc contrecarrer ou affaiblir la première, et conduit soit à approuver les équipes (extrême), soit à édulcorer sa condamnation des équipes (absence de propagande par ex. dite « inutile »), soit à la paralysie au nom de la « complexité » de la réalité.

L'attitude correcte est de saisir l'unité de l'objectif et du subjectif, et de poser les tactiques nécessaires à faire progresser le niveau de conscience y compris par la propagande contre les équipes, en saisissant notamment grâce à l'analyse théorique de la mise en équipe [ATT] les embryons de conscience que recèlent nécessairement la subjectivité des masses, mais qui sont cachés et dominés.

- On ne peut pas oublier que cette période de « marche à l'impasse » est aussi celle de la victoire PC-PS aux élections. Et que la cellule a pris une part active aux opinions droitières émises à cette époque dans VP, qui se concentraient politiquement dans la critique tous azimuts des articles de CP (PLP 38-39) et dans la revendication d'une impossible tactique. « Tactique » sensée résoudre la distance entre l'état d'esprit des masses illusionnées et notre analyse du réformisme. « Impossible », car la seule chose à faire était de camper à contre-courant quelques semaines, le temps que l'expérience opère des différenciations. Cette distance et l'incapacité à « tenir » à contrecourant (c'est dur évidemment) ont renforcé la tendance à théoriser la ligne de masse subjectiviste (« le vécu » comme critère de vérité dans le texte sur la campagne électorale ou l'hypertrophie des particularités du réformisme comme théorisation de la pression des illusions des masses). Cf. Chapitre VI du Congrès⁴.

III. LES ERREURS DE FOND DE LA CELLULE ET SES APPORTS A LA LIGNE DE VP

Les erreurs et les apports sont sur les mêmes sujets et comme tout se tient, il est assez difficile de sérier les questions. Nous laisserons de côté la « ligne de masse » subjectiviste, nous en avons déjà parlé dans le bilan concret et il existe une note du CD sur ce sujet (Déc. 81) rédigée, entre autres, pour la Cel. C. Résumons-nous en indiquant brièvement deux caractéristiques de cette déviation :

- 1/ la réalité objective est réduite à la seule subjectivité des masses (tendanciellement), d'où « le vécu » comme opposition à la ligne politique, l'approche empiriste des « faits » opposée au « dogme » théorique...
- 2/ opposition absolue du particulier et du général, de l'analyse particulière d'un secteur et de la ligne générale de l'organisation. Reflétée ici par l'opposition entre une ligne de masse purement « tactique » (application de la ligne générale à la réalité concrète) et une « ligne de masse - méthode de connaissance » alternative à la ligne générale.

Il y a naturellement un lien étroit entre cette conception de la ligne de masse comme appréhension du vécu, de l'immédiat et le pessimisme unilatéral des analyses, car les rapports capitalistes sont dominants dans la société, et l'idéologie réformiste bourgeoise dominante dans l'expression spontanée des masses. Venons-en aux analyses.

A/ Les deux terrains

P 5, « *Nous nous sommes laissés embarquer sur le terrain des révisos* »... p.6 « ...*nous situer sur le terrain des révisos, en moins bradeur* » p.9 « *Ce qui nous a amené à rester piégés sur le terrain des révisos* », p.12 « ... *nous situer dans la boîte sur le même terrain que les révisos en plus radical* ».

Ces terrains sont dans le bilan de C, l'équivalent du quantitatif et du qualitatif dans le chapitre III du Congrès.

Mais cette thèse est ici moins nette, le bilan donne contradictoirement des éléments pour la combattre. Les éléments que le bilan ne donne pas nous les avons fournis dans la deuxième partie de ce texte. Sans reprendre les arguments généraux du texte du CD sur les chapitres III et IV, relevons :

- la cel. par son expérience a prouvé que son intervention initiale « sur le terrain des révisos » développait l'antagonisme avec les révisos. Antagonisme non seulement prouvé par l'analyse du contenu des tracts, mais surtout sur le terrain des réactions et des pratiques des différentes forces de l'usine patron-révisos-ouvriers-VP.
- la cel. n'a, par contre, pas prouvé du tout que cet autre « terrain » développait un antagonisme supérieur ou plus profond puisqu'elle n'a pas mis en œuvre une activité ainsi orientée.

⁴ On peut observer que la pratique ayant prouvé la justesse (dans l'ensemble) des analyses faites dans PLP, personne parmi les camarades qui critiquaient le plus ces analyses n'a jugé bon de rectifier le tir d'un point de vue autocritique. Et si les analyses justes ont essuyé le feu de la critique, on peut observer aussi bien à R1 qu'à R2, que les analyses fausses n'ont soulevé aucun tollé... il est vrai qu'elles furent peu écrites et beaucoup orales, mais écrites quand même parfois.

- le mouvement spontané de C. n'est pas particulièrement plus développé sur l'un des terrains que sur l'autre, bien que le bilan accorde plus d'importance à l'un (10F, L p.13) qu'à l'autre (contrôle sale, presseuses p.8). Mais c'est le mérite indiscutable de la Cel. d'avoir saisi la portée réelle des mouvements qu'elle relate p.13, qui en d'autres temps seraient passés plus ou moins inaperçus.
- avec le bilan de la 1^{ère} rectification, et la conception du « terrain révisionniste » pas étonnant que la Cel. ne comprenne pas ceci : « *C'est d'ailleurs assez fabuleux de réaliser comment ils ont toujours réagi très violemment à une propagande externe qui ne faisait jamais référence à eux directement* », p.8.
- la cellule développe elle-même des positions contradictoires avec la théorie des deux terrains. Par ex. p.3, 3^{ème} §, quand elle explique le clientélisme par rapport aux femmes, « terrain » révisionniste. Par ex., p.9 en haut, influence des révisos sur la question femmes. P.12, autocritique où les deux thèses sont mêlées. Si bien qu'au bout du compte on ne sait plus très bien ce qu'est le terrain révisionniste, sinon le révisionnisme en général.

* * * *

Bien qu'avec des contradictions, la Cel. opère en réalité un renversement mécanique du déterminant et du déterminé entre rapport de production et rapports sociaux, établissant tantôt une égalité éclectique entre eux, tantôt une hiérarchie inversée. Le passage le plus significatif (hors la question « femmes » que nous verrons plus loin) est celui-ci : (p. 9) : « *Nous n'avons su voir qu'à la surface des choses : ce qui opposait en apparence les ouvriers et les révisos... une mauvaise délégation de pouvoir et une mauvaise plateforme revendicative concernant ces rapports ouvriers-patrons. Et en avant pour une « bonne » délégation de pouvoir et une plateforme plus radicale... Mais en profondeur ce que nous avons compris trop tard, c'est que la spécificité du mouvement spontané à la boîte, passe par la question femmes (qui relève bien du capitalisme mais dépasse les murs de l'usine) et que l'influence des révisos (qu'on n'arrivait pas à entamer) aussi (clientélisme sur les problèmes de « bonnes femmes »)* ». Nous dirons que la question « femmes » passait par la lutte contre la délégation de pouvoir et contre la plateforme réviso. Ce qui est ici qualifié de « surface des choses » est l'essentiel. Si bien que la cellule constatant une étroitesse de sa conception des rapports ouvriers-patrons (relative comme nous l'avons montré) dévie vers l'erreur de considérer que ce terrain est en lui-même étroit, dévalue sa lutte sur la plateforme (idée constante du texte) en la considérant comme de même nature que celle des révisos. Alors que dans la réalité, elle était antagonique avec celle des révisos.

A partir de ce retournement, la rectification envisagée n'est pas d'élargir le combat à partir de la manifestation concrète dominante de l'antagonisme de classe, des questions de répartition jusqu'aux rapports de production, des rapports de production jusqu'aux rapports sociaux en général, etc..., mais de changer de terrain, de laisser aux révisos « leur terrain ». Ce qui a comme première conséquence de préserver plus ou moins notre approche des rapports ouvriers-patrons dans l'usine : par exemple, le bilan est muet sur les rapports entre répartition et conditions de travail - de la production. C'est à dire que cette rectification envisagée ne rectifie pas les erreurs économistes en profondeur. Ceci explique également pourquoi en tant que DP, So peut continuer une activité économiste en pleine « rectification ». On peut expliquer ce fait, comme le fait le bilan, par la coupure entre étude dans la cellule et pratique dans la boîte. C'est une autocritique d'ordre méthodologique, certes juste, elle est en rapport avec le fait le plus essentiel qui est que l'étude produisait des idées fausses qui ne pouvaient pas rectifier la pratique.

Pour expliquer l'échec, l'impasse, etc.., il faut donc remettre en cause les idées de la cellule et non en rester à des méthodes, des « lignes de masse », des questions d'organisation, de plan d'implantation, et autres suspicions.

Les camarades disent au contraire que ce sont leurs erreurs économistes qui les ont amenés à l'impasse. Cela contient une part de vérité, mais seulement dans la mesure où leur « rectification » laissait intacte la pratique économiste des rapports ouvriers-patron. Par quel cheminement ?

- On peut toujours décréter que l'on change de terrain, mais la réalité prend vite sa revanche, la contradiction ouvriers-patron continue de dominer concrètement l'usine. On peut bien changer le

terrain de la propagande (tracts « Ecole-enfants ») le terrain de l'antagonisme concret dans l'usine ne change pas pour autant. Si bien que s'accroît la distance entre la manifestation concrète de la lutte des classes et la conscience que l'on croit avoir du terrain sur lequel elle devrait se manifester. Et avec cela le sentiment excessif d'une boîte arriérée où l'on ne peut rien faire. Sentiment que la Cel. justifie a posteriori par une analyse unilatérale de la réalité objective de l'usine, où les facteurs objectifs de lutte et de révolte sont réduits à l'état de clause de style (1^{ère} partie du bilan). Alors même qu'en un an la boîte a connu plus de mouvements partiels qu'une boîte comme Alsthom dans la même période.

– A partir du moment où l'on inverse la hiérarchie rapport de production-rapports sociaux, ou même si l'on met tous les rapports à plat, à égalité sans hiérarchie, il n'y a plus de raisons spécifiques au militantisme en usine. On peut aussi militer en usine. L'usine n'est plus le lieu où se nouent les contradictions de la société, elle est un lieu parmi d'autres. Et si le travail est dur, la ligne erronée le rend encore plus dur : il n'y a pas de raison de se faire chier pour faire quelque chose que l'on peut aussi bien faire ailleurs. Le militantisme est alors réduit à un volontarisme qui tourne rapidement à la crise existentielle.

En conclusion : C'est la rectification erronée des erreurs économistes qui a amené la cellule à l'impasse. C'est la persistance de cette conception erronée qui dirige son bilan et qui rend inexplicable (pour la Cel.) le fait de quitter la boîte dans les conditions où cela s'est fait. Nous pouvons donc reprendre ici la thèse que nous avons affinée en introduction : si la « rectification » de la cellule n'a pas été mise en pratique, c'est parce qu'elle est impraticable, le départ de la boîte constitue la véritable mise en œuvre de la « rectification ». Et il est particulièrement préoccupant que de nombreux camarades aient bu comme du petit lait la thèse du bilan qui affirme qu'on réalise une rectification de ligne juste et tout, et tout, au moment même où l'activité et les militants s'effondrent : la pratique n'est-elle plus un critère de vérité en dernière instance ?

B/ Femme-ouvrière ou ouvrière-femme ?

Ce que la Cel. C. a élaboré sur la « question femmes » a une grande portée pour toute l'organisation, d'une part parce que l'impulsion est donnée à une rectification de grande ampleur et d'autre part parce que le contenu même de ses contributions constitue un effort pour donner une base de discussion. On sort ici de la pratique du simple questionnement au Centre (« Y'a qu'à, faut qu'on ») pour se lancer dans l'étude de « son » problème. Et c'est ainsi qu'on pose véritablement une question politique à toute l'organisation : en donnant un point de vue, en s'efforçant d'élaborer soi-même. Le travail ainsi commencé doit être poursuivi et les articles de PLP 46 et 48, la 3^{ème} partie du bilan constituent la base à partir de laquelle on doit travailler. Mais, nous allons le voir, on n'est jamais assez prudents lorsqu'il s'agit des fondations de l'édifice.

Nous sommes donc d'accord avec la proposition concrète de constitution d'une « commission de travail », sous réserve d'en faire : premièrement une commission de l'OC c'est à dire dirigée et non marginalisée, deuxièmement dotée d'une ligne idéologique et politique issue, et du Congrès, et du débat sur le bilan de C., qui seule permettra une centralisation juste de l'expérience. Au contraire de la conception de C. de la « ligne de masse », reflétée par sa proposition de la p.19 qui ne permettait pas de centraliser l'expérience mais des faits bruts inutilisables et confus. Réserves également pour ne pas faire de la « question femmes » dans l'OC un « problème de bonnes femmes », chemin emprunté par de nombreuses organisations défuntes et qui a été pour beaucoup dans leur faillite.

Si le travail de la cellule est ce qu'il y a de plus systématique dans VP sur le sujet, les critiques qui suivent ne prétendent donc pas être fondées sur une étude aussi développée et par là même se poser en point de vue constitué. La rectification des erreurs que nous critiquons est à notre avis indispensable cependant à une avancée ultérieure. La critique centrale que nous avançons est identique à celle du développement précédent sur les rapports sociaux, elle a été énoncée dans le bilan 39 h du CD contre la thèse: « *Ce qui détermine leur vie c'est la famille et le rôle qu'elles y jouent. C'est donc forcément ce qui détermine tous les aspects de leur vie*³ *y compris leurs vies d'ouvrières leur rapport au travail* ». Cette thèse qui opère un renversement mécanique du déterminant et du déterminé, n'est pas reprise telle

qu'elle dans le bilan de C., mais la logique qui y amène est reprise, ou atténuée par le remplacement du renversement par la « mise à plat » du déterminant et du déterminé.

- Au niveau méthodologique, cette thèse dont la Cel., précisons-le, n'assume pas les conséquences extrêmes, est le pur produit du subjectivisme et de sa ligne de masse revue et corrigée. En ce sens qu'elle prend la subjectivité des masses pour la totalité de la réalité, alors que la réalité c'est la contradiction objectif-subjectif. Plus simplement : la cel. constate qu'à un moment donné les ouvrières parlent plus des « « problèmes de bonne femmes » que de politique politique ou de la situation au travail, elle conclut aussi sec : « Ce qui détermine leur vie, etc. », cf. ci-dessus. Le subjectivisme ne voit pas la contradiction dans l'objectif et donc pas non plus la contradiction dans le subjectif⁵. Une fois constituée cette analyse empêche la cel. de voir dans la subjectivité des masses les éléments contraires, reflets de la situation objective : détermination en dernière instance des rapports de production sur les autres rapports sociaux. Ouvrier-femme et non femme-ouvrière.

- les conséquences extrêmes de la thèse seraient : premièrement de situer au niveau de la famille la lutte décisive pour toute la société; deuxièmement de décréter une « classe de femmes » ou l'ouvrière est plus proche ou assimilée à la petite-bourgeoise dans la lutte contre les hommes, plutôt que d'être fondamentalement dans la classe ouvrière mixte. Enfin cette thèse ne permet absolument pas d'expliquer historiquement la liaison indissoluble qui existe entre la prolétarisation⁶ des femmes et l'émergence du mouvement des femmes, sinon de l'expliquer par une « prise de conscience » coupée des facteurs objectifs qui la portent.

- Les conséquences dans le bilan sont que la Cel. oublie tout un pan de la réalité de la boîte : l'essentiel du mouvement spontané à C. comme ailleurs mobilise les ouvrières en tant que producteurs. Ce qui n'est pas un mince oubli ; on arrive finalement à la conclusion que « la spécificité du mouvement spontané passe par la question « femmes » » au lieu et à la place des rapports ouvriers-patron, terrain révisionniste. D'où le bilan noir de l'activité. De même la cellule ne perçoit pas la domination des « « problèmes de bonne femme » dans les préoccupations en rapport avec la lutte des classes ; c'est à dire un phénomène contradictoire, relatif dans sa domination apparente. Car cette domination apparaît d'autant plus large que les perspectives de lutte collective à l'usine (et ailleurs) apparaissent bouchées, et témoigne d'un reflux vers son privé, son individualisme. C'est précisément dans ces moments-là qu'il ne faut pas perdre pied, théoriser ce reflux et oublier de mettre en rapport les rapports capitalistes objectifs et leur reflet dans la subjectivité des masses. Pour jouer un rôle actif et ne pas se plier devant le reflux, y compris bien sûr en partant des « « problèmes de bonne femme » ».

- Dans son étude, la Cel. tend à nier ou à sous-estimer les facteurs objectifs d'éclatement de la famille bourgeoise, tandis qu'elle ne perçoit dans la domination capitaliste sur le « privé » que son aspect négatif-oppression. C'est la contradiction FP/RP qui détermine les rapports sociaux de reproduction de la force de travail. Par exemple, en élargissant sans cesse la sphère de la reproduction socialisée (école-cantines-crèches-colonies de vacances-alimentation rapide en général, etc.) le capitalisme crée la potentialité de la socialisation du travail domestique et l'émergence de la conscience de sa nécessité. La Cel. néglige ce point capital dans son point de vue d'ensemble (nous ne lui reprocherons évidemment pas de ne pas avoir étudié dans le détail ce domaine, cf p.12 en haut). Par exemple, la critique a déjà été faite dans le « bilan 39 h » du CD, la mise en place des équipes est aussi - et un renforcement immédiat de l'oppression des femmes - et un puissant dissolvant de la famille bourgeoise.

- La Cel. commet une erreur lorsqu'elle indique, page 11, « *la situation de la femme salariée... ne remet pas en cause fondamentalement sous le capitalisme la charge de la fonction domestique, qui incombe toujours à la femme sous la forme de la double journée de travail* ». Car c'est précisément la prolétarisation (et la double journée) qui permet aux femmes (et aux hommes consciens à des degrés divers !) de remettre en cause la fonction domestique. Autre erreur, toujours page 11, de considérer

⁵ On retrouve ici la structure du raisonnement critiqué dans le Chapitre IV du Congrès à propos du réformisme dans la classe ouvrière. Cf. Chapitre I aussi

⁶ Au sens large de « mise au travail des femmes ».

que le développement de l'automatisation et de la socialisation d'une partie du travail domestique n'entraîne pas « une réelle réduction en temps de travail ». Si tel était le cas la prolétarisation massive des femmes serait impossible. Ce qui est vrai - mais qu'il ne faut pas confondre - c'est que le temps libéré du travail domestique, est récupéré par le capital pour les tâches de production (double journée). Secondairement cette erreur empêche la Cel. de prendre en compte une autre réalité des femmes : le « flip » des femmes au foyer qui s'y consument et s'y emmerdent, au point de choisir parfois le retour au travail aliéné et à la double journée plutôt que le cloître des quatre murs du foyer familial. Toutes choses qui indiquent que la société est mûre objectivement pour la socialisation du travail domestique, et que c'est sur cette base que s'élève et s'élèvera un puissant mouvement révolutionnaire des femmes.

* * * *

Tant de développements sur les désaccords ne réduisent-ils pas à une « clause de style » ce que nous avons écrit en introduction de cette partie ? Ou bien n'ont-ils pas étouffé dans l'œuf les germes d'une rectification et briser l'élan des militant(e)s qui ont fait ce travail ? En réalité ce ne peut pas être le cas :

- d'abord nous avons montré que ce ne sont pas ces critiques qui ont « brisé l'élan », mais précisément les erreurs que nous critiquons. L'élan s'est brisé bien avant que la moindre de ces critiques ne soit formulée. C'est donc d'un nouvel élan dont les camarades (et pas eux seulement) ont besoin, et celui-ci ne peut naître que dans une compréhension des causes de l'échec.

- ensuite parce que les principales conclusions politiques tirées par la Cel. C sur la question femmes, pour toute l'organisation, sont justes, nous les rappelons :

1/ Intégrer la division sexuelle du travail comme une question de programme. Avec comme orientation la « socialisation du travail domestique ».

2/ Considérer la « question femmes » comme une question de stratégie et non de pure tactique.

3/ Prendre en compte la « question femme » en tant que telle dans l'édification d'une organisation d'avant-garde (implantation, etc.).

4/ Aborder le problème du point de vue des rapports internes de VP (statuts, proportionnalité ? etc.).

D'une manière générale, nous considérons que les pages 14 à 19 constituent une bonne base de prise de conscience de la question (14-15), et que c'est à partir de là que l'on doit travailler. Les erreurs que nous avons critiquées constituent une entrave sérieuse, à la mise en œuvre de cette rectification.

IV. ELABORATION-FONCTIONNEMENT-PSYCHOLOGIE

Le bilan comprend deux parties, l'une sur l'élaboration dans la Cel., l'autre sur les rapports Cel./Organisation/Centre.

Nous dirons peu de choses sur la première partie, sinon qu'est reprise une fois de plus la conception empiriste-subjectiviste de la ligne de masse, que personne n'a jamais appliquée avec un quelconque résultat théorique (cette conception est en effet vieille comme le mouvement ML) et que le point final (de notre propos) est mis par la Cel. elle-même quand elle indique qu'elle ne l'a pas appliquée pour élaborer. Nous avons déjà montré que face aux « obstacles » révélés par sa pratique, la Cel. est retombée dans sa première déviation qui avait fait l'objet de la 1^{ère} rectification et que l'on peut résumer pratiquement ainsi : vouloir par une étude « à plat » atteindre la vérité absolue qui balisera au millimètre la pratique à venir, nous gardera de toute surprise, et ouvrira la voie royale du militantisme gratifiant. Le fait que la Cel. ajoute, pour ne pas se retrouver seule dans le malheur, qu'elle a reproduit ce qui existait dans l'organisation, c'est à dire « une élaboration théorique théoricienne », témoigne au moins d'une certaine ingratitudo à l'égard des avancées théoriques de VP, au pire d'un jugement de valeur qu'il serait souhaitable d'étayer un peu.

La partie sur les rapports de la Cel. et du Centre est véritablement candide. La Cel. coupe les rapports organisationnels des rapports politiques. Elle fait « comme si de rien n'était ». Et pour expliquer la tension des rapports elle a recours à l'analyse psychologique, « la défiance », les impressions, la

« concurrence déloyale »... La cellule porte la responsabilité principale dans la détérioration de ses rapports avec le centre et nous n'acceptons pas qu'elle s'y soustrait par des propos sur la formation des ouvriers, les moyens, etc. alors qu'il s'agit d'une cellule d'intellectuels ou encore en minimisant son autonomisation en la déclarant « politique » et non « organisationnelle », alors qu'elle a poussé l'autonomie organisationnelle jusqu'à s'auto-dissoudre et cesser l'activité sur un secteur sans en rendre compte à personne. Il nous faut donc rétablir l'histoire des rapports Cel./OC. :

- La cellule C. a été celle qui a été le plus aidée par le Centre si l'on fait le rapport entre la durée de son activité et la présence de dirigeants dans la Cel. Notamment 5 mois de présence ininterrompue d'un membre du CD pour lancer l'activité. De toute l'OC, c'est cette cellule qui avait le plus de moyens (eu égard à sa composition), et de loin.
- L'autonomie politique des cellules, le fait qu'elles se livrent à une analyse en profondeur de leurs expériences, a été l'objet de directives incessantes du CD depuis le premier bilan de la campagne sur l'immigration, jusqu'au 5^{ème} CC, la campagne 39 h, la Conférence tactique. A moins de considérer ces directives comme autant d'hypocrisies de bureaucrates, il est évident qu'il faut chercher ailleurs que dans la « défiance » l'explication des rapports CD/Cel. C. D'autant plus que cette activité d'autonomisation politique a été encouragée quoique le contenu nous ait assez vite inquiété sérieusement. La Cel. confond donc le fait que l'on soit d'abord inquiet, puis en désaccord partiel avec le contenu de son élaboration, avec le fait de lui dénier le droit à élaborer. Voilà encore un de ces « absous » dont la Cel. a le secret ; il faut l'aimer passionnément ou la détester souverainement, il n'y a pas de place pour le mariage de raison !
- En pleine période de soi-disant défiance, le CD a proposé à Ma d'entrer au CR en même temps que J.M. Ce qui aurait fait 5 membres au CR, dont 2 issus de la Cel. C et 3 femmes. Pour de la défiance, en voilà ! Ajoutons que le but fixé à ce renforcement du CR était précisément d'avancer sur la question rapports sociaux en général, des femmes en particulier, sur la base du travail déjà effectué par C. Après on fera des discours sur la formation, les moyens, et patati, et patata...
- Lorsque la cellule a entamé, vers Septembre 81, son texte sur la campagne électorale et son étude sur les femmes, ce travail a été conçu - consciemment ou pas peu importe- comme un travail « d'opposition au CD ». La cellule a mis alors son comportement organisationnel en rapport avec son attitude politique (et même est allée un peu au-delà du raisonnable). C'est l'époque où, au nom du vécu, de la ligne de masse, les analyses du CD sur le réformisme au pouvoir étaient clouées au pilori. Où elles faisaient l'objet de sarcasmes et de « bons mots » dans lesquels la Cel. C n'était pas en reste. C'est à ce moment-là que des camarades qui avaient passé 6 mois en usine, se croyaient autorisés à pourfendre les bureaucrates « le cul sur la chaise », au nom de cet ouvriérisme, si caractéristique des intellectuels, qu'il flambe d'autant plus vivement que l'embrasement est de courte durée. Si la cellule est revenue aujourd'hui sur ses positions de l'époque (on ne le sait pas), si après coup elle s'aperçoit qu'avec un peu plus de modestie dans les rapports internes, l'élaboration et son activité y aurait gagné, très bien. Mais alors, il faut le dire carrément et se départir de la candeur avec laquelle le bilan parle de la cellule qui « s'est lancée toute seule », du centre qui « n'a pas joué son rôle d'instrument de collectivisation », et qui l'oblige à bricoler une analyse psychologique des rapports.
- A titre d'illustration, la Cel. a refusé qu'un membre du CD suive en son sein la campagne 39 h ATT... Dans cette situation le CD a alors décidé d'attendre le bilan de la Cel. pour intervenir. Et ne pouvait pas savoir que ce bilan durerait des mois. Ajoutons que lorsque le CD a été sollicité sur le bilan de C. (1 fois) sur la base de matériaux bruts, il a demandé que la Cel. fasse une synthèse brève des points à discuter, s'estimant dans l'incapacité de discuter de 42 pages de Notes chronologiques et détaillées. La Cel. ne l'a pas fait et s'est enfoncée de plus belle dans la perspective du bilan « achevé ». Au mois de Mars 82 (environ), lorsque le bilan de C. commençait à piétiner, le CD a été sollicité à propos de L. et du problème du travail sur cette boîte assumée par C (cercle). Afin de permettre à la Cel. de se consacrer entièrement au bilan, un camarade du CD a proposé de discuter directement de L. avec la camarade concernée, soulageant ainsi l'ordre du jour des réunions de Cel. Un mois après, ce système était abandonné pour créer une cellule à part entière. Bien, on ne peut pas s'y opposer. Deux mois après, la cellule L. se retrouve sur les bras de la DR qui doit « boucher les trous » en affaiblissant une autre cel. (Z) et en s'impliquant elle-même (Hi).

- Il est donc évident que nous n'acceptons pas que le bilan des rapports particuliers de C. avec le Centre soit noyé dans des propos généraux sur la formation, les rapports Centre-base en général, l'autonomie politique des cellules, etc... Problèmes réels et qu'il faudra examiner bien sûr, mais qui sont ici avancés comme un écran de fumée pour noyer la responsabilité particulière de la Cel. de chacun de ses membres vis-à-vis de l'ensemble. En bref, est refusé l'artifice commode qui consiste à distinguer en la matière deux types d'erreurs : celles que commet le centre et celles que commet la cellule ou chaque camarade qui sont aussi attribuées au Centre sous la rubrique « on ne nous donne pas les moyens de... ». Enfin, il faut bien dire que l'importance que nous accordons à rétablir les faits n'a pas pour objet principal de « défendre le centre », mais de défendre l'organisation, ses acquis, sa pratique, ses perspectives d'avancées nouvelles, car nous ne sommes pas dupes. Nous ne sommes pas dupes du fait que la « défiance » de la Cel. ne s'exerce pas à l'encontre de tel ou tel dirigeant. Elle s'exerce à l'encontre de l'organisation en général ou de toute organisation, à l'encontre du militantisme communiste ou de tout militantisme. Car c'est ainsi - et seulement ainsi - que l'on peut expliquer pourquoi « l'autonomie politique », les « avancées et rectifications », au lieu de produire une combativité militante, une pratique renouvelée et une prise de responsabilité croissante, ont en fait abouti à la démission, au découragement et à la fuite devant les responsabilités proposées. N'est-ce pas évident pour ceux qui veulent voir au-delà des personnes, des amitiés et des prétextes ?

* * * *

Quelle autonomisation politique des cellules ?

Nous avons dit que l'autonomisation politique des cellules était nécessaire et que, de ce point de vue la Cel. C avait pris le bon départ en Juin 81, en empoignant l'analyse de sa situation particulière. Toutes les critiques faites à la méthode et au contenu ne doivent donc pas servir à étouffer cet exemple, mais au contraire à préciser ce que doit être cette autonomie :

- Cette autonomie doit-être relative, c'est à dire reliée à et faite par rapport à la ligne générale de l'OC. Contrairement au point de vue de C., cette autonomie s'accomplit dans l'application créatrice de la ligne générale à la situation concrète, dans son premier mouvement. Et non dans l'invention par la Cel. de « sa » ligne, ce qui est la négation du centralisme démocratique, donne au Centre un statut de « coordinateur » et aboutit à « une fédération de Cel. livrées à elles-mêmes » (Bilan p.22) cf. par ex. Note CD sur la campagne immigration 81, p.3 ou Note CD n°1, 39h Oct. 81.
- Le deuxième mouvement de l'autonomie politique est le bilan de l'expérience faite. Ce bilan pour être la partie d'un tout et pour s'inscrire dans un processus de centralisation des idées, doit impérativement être le bilan de l'application de ligne générale à la situation particulière, le bilan d'une politique. Ce point est capital. Plus l'application de la ligne générale à la situation concrète est, au départ, consciente, fruit d'une étude et d'une discussion, plus le bilan est riche, plus il s'évade des questions secondaires, du « tacticisme » étroit, pour toucher aux questions de ligne et de théorie (cf. CdC 3, p.34 à 37; Note sur ligne de masse).
- On est donc loin du choix que nous propose la Cel. C : ou bien on applique bêtement la ligne générale, ou bien sous le prétexte que la ligne générale ne donne pas toutes les réponses à sa situation particulière, on passe à autre chose, on élabore sa ligne et on laisse de côté la ligne générale. Ce type d'organisation où le travail théorique est « partagé » entre les cellules est typiquement intellectualiste, impraticable pour une cellule ouvrière ou pour des ouvriers dans une cellule d'intellectuels. Ce type d'organisation ne résout pas les contradictions dirigeants/dirigés, ou la contradiction ouvriers/intellectuels, il les nie. Si un seul ouvrier ou un camarade moins formé avait participé à la Cel. C, celle-ci n'aurait pas pu sombrer dans les erreurs méthodologiques ou de fonctionnement dans lesquelles elle a sombré. La formation des ouvriers, dont la Cel. n'a aucune expérience, est donc, dans les dernières pages du bilan, le simple prétexte à théoriser l'intellectualisme et à remettre en cause ce qui dans V.P., dans d'autres cellules, a permis effectivement de former des camarades ouvriers à des tâches et des responsabilités plus élevées en dépit des tâtonnements, des erreurs, des hauts et des bas. La question d'actualité serait plutôt de savoir si, dans une période d'offensive de l'idéologie bourgeoise contre « toutes les idéologies » et « tous les dogmes », dans une période de débandade de l'intelligentsia d'extrême-gauche, on arrivera à former des intellectuels révolutionnaires.

– La question de la formation (écoles, stages, etc.) est certes importante. C'est aussi un acquis de VP, parce que la formation des militants a toujours eu une grande place. Mais c'est un acquis qu'il faut réévaluer dans son contenu (par rapport aux avancées) et sa méthode. Jamais la formation sous toutes ses formes centrales, ne remplacera la formation des cellules par l'expérience et le bilan de l'expérience, tels que nous les avons décrits ci-dessus, c'est à dire le processus complexe de liaison théorie-pratique dans l'activité ordinaire des cellules.

* * * *

En conclusion : n'étant pas des partisans de l'erreur ou de la vérité absolue indépendamment des conditions concrètes, il va sans dire que notre propos n'est pas de reprocher à une cellule de commettre des erreurs. Nous savons comme tout le monde que la question « femmes », par exemple, était totalement inexplorée dans VP. Nous savons que La Cel. C était au départ une cellule inexpérimentée, qu'il fallait par exemple passer les heures de réunion pour définir la moindre attitude pratique dans la moindre situation (ce que le bilan qualifie inutilement d'activisme). Ce que nous critiquons donc dans ce bilan, c'est la théorisation des aspects les plus négatifs de l'activité. Et au-delà, l'enjeu fixé à la discussion de ce bilan, c'est de permettre aux camarades qui l'ont écrit, de répartir sur des bases plus justes ce qui, si l'on en restait au bilan lui-même, serait totalement impossible. Nous pensons par ailleurs que des camarades qui ont osé s'attaquer - même mal - à des questions nouvelles, et qui par ailleurs ont passé beaucoup de temps (parfois trop) à la critique au peigne fin des textes et articles centraux, sont capables de saisir et de discuter ce contre-bilan critique, et de refuser l'attitude subjectiviste sur la critique qui consiste à interpréter toute critique comme une agression contre sa personnalité, ou une affaire de personnes.

Le C.D.
(adopté à l'unanimité)